

Universitätsbibliothek Wuppertal

Hérodote

Hauvette-Besnault, Amédée

Paris, 1894

Livre II - Les modernes

Nutzungsrichtlinien Das dem PDF-Dokument zugrunde liegende Digitalisat kann unter Beachtung des Lizenz-/Rechtehinweises genutzt werden. Informationen zum Lizenz-/Rechtehinweis finden Sie in der Titelaufnahme unter dem untenstehenden URN.

Bei Nutzung des Digitalisats bitten wir um eine vollständige Quellenangabe, inklusive Nennung der Universitätsbibliothek Wuppertal als Quelle sowie einer Angabe des URN.

[urn:nbn:de:hbz:468-1-4844](#)

LIVRE II

LES MODERNES

Niebuhr et la tradition poétique des guerres médiques. — Examen de la théorie de M. K.-W. Nitzsch sur la tradition orale des guerres médiques. — Du caractère général de la tradition des guerres médiques, d'après MM. N. Weeklein et H. Delbrück. — Les sources écrites de l'*Histoire* des guerres médiques dans Hérodote : examen sommaire des théories de MM. Sayce, Diels, Panofsky et Trautwein.

Lorsque l'œuvre d'Hérodote revit le jour, après plusieurs siècles d'oubli, d'abord dans la traduction latine de Laurent Valla¹, puis sous sa forme originale dans l'édition aldine publiée à Venise en 1502², elle attira, comme il était naturel, l'attention et l'admiration du monde savant; mais la même renaissance qui faisait revivre tant d'auteurs anciens ramenait en même temps à la lumière tous les textes qui contenaient les attaques sévères de l'antiquité contre Hérodote. De bonne heure, les fragments de Ctésias prenaient place à côté des *Histoires*³, et les éditeurs consciencieux qui rapprochaient ainsi les témoignages contradictoires des deux adversaires ne manquaient pas, dans leur préface, de répondre aussi aux accusations de Plutarque⁴. Ainsi se

1. *Herodoti historiarum libri IX, traductio e græco in latinum per virum eruditissimum Laur. Vallensem, Venetiis, 1474, in-folio.*

2. *Herodoti libri XI, quibus Musarum indita sunt nomina, Venetiis, in domo Aldi, 1502, in-folio.*

3. On trouve déjà les fragments de Ctésias, en latin, dans la traduction latine d'Hérodote publiée par Henri Estienne en 1566, et en grec, dans l'édition publiée par le même savant en 1570.

4. C'est ainsi qu'Henri Estienne publia, dès 1566, son *Apologia pro Herodoto*, successivement reproduite par Thomas Gale (Londini, 1679, in-fol.), Gronovius

ranima dès le xv^e siècle le débat qui avait occupé si longtemps les anciens, et qui dure encore aujourd'hui.

Toutefois, dans cette période nouvelle de la critique d'Hérodote, il convient de distinguer deux phases, que sépare une transformation profonde de l'esprit historique. Jusqu'au début de notre siècle, les attaques dirigées contre Hérodote ont été, ce semble, de deux sortes : tantôt, sous l'influence des critiques anciennes qu'Aulu-Gelle résumait en un mot : *Herodotus homo fabulator*¹, des écrivains philosophes ou moralistes², des jurisconsultes et des hommes politiques³, condamnaient chez notre auteur le goût des récits merveilleux, le mélange des fables et de l'histoire; tantôt des érudits relevaient avec soin, dans telle ou telle partie de l'œuvre, des inexacititudes ou des lacunes, et opposaient à Hérodote le témoignage d'autres auteurs anciens⁴. Mais, ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux directions, on n'aboutit à des résultats nouveaux et intéressants. A ceux qui reprochaient à Hérodote la couleur anecdotique et légendaire de ses récits, Henri Estienne, avec une sorte d'instinct scientifique plutôt qu'au nom d'une science déjà mûre, répondit, il est vrai, qu'il était dangereux de rejeter tout ce qui paraît fabuleux, parce que la fable même peut contenir une part de vérité; mais il ne tira pas de ce principe toutes les conséquences qu'il entraîne, et moins préoccupé de rechercher dans Hérodote la vérité cachée sous les apparences de la fable que de comparer aux merveilles contées par l'historien ancien les merveilles non moins incroyables qu'acceptaient ses contemporains, il composa un livre de polémique religieuse, qui n'avait plus aucun rapport avec la critique historique⁵. Aussi bien tous ces contes, qu'on se plaisait à signaler dans l'ouvrage d'Hérodote, appartenaient-ils surtout aux premiers livres, à la description des pays et des mœurs barbares. L'histoire grecque elle-même en paraissait généralement exempte. Les

(Lugduni Batavorum, 1713, in-fol.) et Wesseling (Amstelodami, 1763, in-fol.). Il ne faut pas confondre cet écrit latin avec l'écrit français dont nous parlons un peu plus bas.

1. AULU-GELLE, *Nuits attiques*, III, 10.

2. Parmi les plus anciens de ces adversaires d'Hérodote, on cite Louis Vivès (FABRICIUS, *Bibliotheca græca*, éd. Harles, t. II, p. 331).

3. De ce nombre fut au xvi^e siècle Jean Bodin (FABRICIUS, *ibid.*).

4. Cette critique porta principalement sur les données chronologiques d'Hérodote, comparées à celles de Ctésias et des autres historiens.

5. Cet écrit, souvent réédité, a pour titre exact : *L'Introduction au traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes, ou Traité préparatif à l'apologie pour Hérodote*, Genève, 1566, in-12.

érudits s'attaquaient peu à cette partie essentielle de l'ouvrage, et pendant trois siècles tous leurs efforts visèrent ailleurs : il s'agissait avant tout de mettre d'accord les textes grecs sur les dynasties assyrienne, mède et perse, avec les données chronologiques des livres saints. Cette discussion provoqua toute une série de dissertations savantes, où le témoignage d'Hérodote fut tour à tour attaqué et défendu. Il nous suffit de citer, pour le xvi^e et le xvii^e siècle, les traités chronologiques de Scaliger¹ et de Petau², de Leo Allatius³ et de Marsham⁴. La querelle se poursuivit avec plus de vivacité encore au xviii^e siècle, comme en témoignent de nombreux mémoires de l'ancienne *Académie des Inscriptions et Belles-lettres*⁵, ainsi que deux ouvrages spéciaux, où la chronologie des vieilles dynasties asiatiques est étudiée avec toute la précision que comportait alors la connaissance qu'on avait de l'Orient : le grand ouvrage de Des Vignoles sur la *Chronologie de l'histoire sainte*⁶, et les *Recherches* du président Bouhier sur Hérodote⁷. A vrai dire, les critiques de Des Vignoles dépassaient, en ce qui regarde Hérodote, le champ où l'on s'était enfermé jusqu'alors : non content de sacrifier les données chronologiques de cet historien à celles de Clésias, Des Vignoles suspectait, comme nous l'avons vu précédemment, la véracité du voyageur, et, dans l'ardeur de la lutte, il touchait même à certaines parties de l'ouvrage qui ne rentraient pas dans son sujet, alléguant jusqu'à ces vers célèbres de Juvénal : *Velificatus Athos et quidquid Gracia mendax Audet in historia*. Ces attaques furent justement relevées soit par Bouhier, soit par Wesselink : il n'était vraiment pas équitable de faire retomber sur Hérodote la responsabilité des exagérations et des mensonges que, longtemps après lui, la poésie et la rhétorique avaient accumulés à l'envi autour

1. SCALIGER, *De emendatione temporum*, 1583.

2. PETAU, *De doctrina temporum*, 1627.

3. LEO ALLATIUS, *De mensura temporum*, 1643.

4. MARSHAM, *Canon Chronicus*, 1662.

5. Citons seulement les articles de l'abbé GEINOZ, *Défense d'Hérodote contre les accusations de Plutarque*, Mémoires, t. XIX, p. 415; XXI, p. 420; XXIII, p. 401; DE BOUGAINVILLE, Mémoire dans lequel on essaie de concilier Hérodote avec Clésias au sujet de la monarchie des Mèdes, t. XXIII, p. 4-32; DE GUIGNES, *De quelques peuples scythes dont il est parlé dans Hérodote*, t. XXXV, p. 539-572; DE ROCHEFORT, Mémoire sur la morale d'Hérodote, t. XXXIX, p. 1-53. A ces mémoires, il en faut ajouter plusieurs sur la géographie d'Hérodote.

6. DES VIGNOLES, *Chronologie de l'histoire sainte et des histoires étrangères qui la concernent depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la captivité de Babylone*, Berlin, 1738.

7. BOUHIER, *Recherches et dissertations sur Hérodote*, Dijon, 1746, in-4.

des événements de la guerre médique. Ce n'était là d'ailleurs, de la part de Des Vignoles, qu'une indication jetée en passant. Cette note sceptique ne trouva pas alors d'écho parmi les historiens de la Grèce, et le XVIII^e siècle s'acheva sans que le fond du récit des guerres médiques eût été sérieusement contesté¹.

Une phase nouvelle s'ouvrit pour la critique historique à peu près dans le même temps où Wolf renouvelait l'histoire littéraire de la Grèce. Le même esprit d'investigation qui pénétra si loin dans la connaissance du génie populaire de la race grecque éclaira d'un jour nouveau l'histoire même des siècles classiques. L'étude des littératures primitives amena les savants à suivre l'influence de la poésie et de la légende jusque dans les âges historiques. Ce fut le signal de nouvelles recherches sur Hérodote, et ces recherches, cette fois, furent des plus fructueuses; car, au lieu de s'attacher à la personne même de l'historien, à son caractère et à sa véracité, qui décidément semblaient inattaquables, on se mit à la poursuite des sources où il avait puisé, et on s'efforça d'apprécier, avec la part personnelle de l'auteur, la valeur de la tradition qu'il représentait. Ce mouvement de la critique est encore aujourd'hui en pleine activité : depuis près d'un siècle, c'est toujours la question des sources d'Hérodote qui a occupé et qui occupe les historiens des guerres médiques. Ajoutons que la question est bien posée ainsi, et que les solutions qu'on en a données ont marqué de réels progrès dans la science.

Mais ce problème délicat a donné lieu aussi à des hypothèses peu solides, à des théories trop exclusives pour être complètement vraies. Faire la part de la vérité et celle de l'erreur dans les systèmes proposés, telle est la tâche que nous entreprenons maintenant.

1. On peut s'en convaincre en lisant l'introduction historique mise par Barthélémy en tête du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*.

CHAPITRE I

NIEBUHR ET LA TRADITION POÉTIQUE DES GUERRES MÉDIQUES

Ce n'est pas sans raison que les savants modernes s'autorisent du nom de Niebuhr quand ils font ressortir le caractère poétique et populaire de la tradition des guerres médiques. Niebuhr n'a pas, il est vrai, discuté ce problème historique avec la même ampleur que celui des origines de Rome; il n'a lui-même rien publié à ce sujet; mais on a recueilli après sa mort les leçons qu'il avait faites sur l'histoire ancienne, et particulièrement sur l'histoire grecque¹. Comment s'étonner de retrouver dans cet enseignement la méthode qu'il avait suivie dans ses livres? Partout, dans l'étude des sources, Niebuhr s'est toujours efforcé de reconnaître l'action de l'imagination populaire; son mérite propre a été de signaler à l'attention des savants certaines traces de légendes qui avaient échappé jusque-là à l'observation des historiens.

La question pour nous est de savoir dans quelle mesure le principe fondamental de cette critique est applicable au récit des guerres médiques dans Hérodote. La part de la légende et de la poésie dans les données de l'histoire varie suivant les temps et suivant les peuples; elle dépend aussi du caractère et de l'esprit du premier auteur qui a recueilli, sur un événement, les données encore confuses de la tradition. C'est donc par des faits, par des preuves précises, que la

1. NIEBUHR, *Historische und philologische Vorträge*, II Abtheilung, *Vorträge über alle Geschichte*, t. I (1847).

théorie de Niebuhr doit se démontrer. Peut-on dire que la démonstration soit faite?

Voici, en résumé, les résultats de la critique appliquée par Niebuhr au récit d'Hérodote¹.

« Les traits généraux de l'histoire traditionnelle des guerres médiques ne sont pas en cause. Il y a eu, sans conteste, à Marathon un débarquement de troupes barbares, suivi d'une victoire inespérée des Athéniens. Plus tard, une nouvelle invasion, plus considérable que la première, eut lieu à la fois par mer et par terre, sous la conduite de Xerxès; le combat des Thermopyles ouvrit aux Perses la porte de la Grèce propre; mais leur flotte fut vaincue à Salamine, et leur armée de terre à Platées. En dehors de ces grandes lignes, aucun détail de la tradition n'offre une garantie suffisante : loin de se recommander à l'attention des savants, le récit abonde en traits légendaires, du genre de cette anecdote célèbre qui nous montre Cynégire frappé d'un coup de hache au moment où il retenait avec sa main un vaisseau ennemi! C'est de la fable et de la poésie, non de l'histoire. Voyez, par exemple, le combat de Marathon : qu'est-ce que cette ligne de bataille qui présente 1000 hommes de front sur 10 de profondeur, et qui se trouve égale à une armée de 300 000 hommes²? Comment, victorieuse aux deux ailes, cette ligne, d'abord percée au centre, se reforme-t-elle à la fin pour envelopper et écraser ses vainqueurs? C'est ainsi que les choses se présentent dans l'*Iliade*; de la poésie épique cette description légendaire a passé dans l'histoire. Les poètes de chants populaires et de chants de victoire se souciaient peu de rendre un compte exact d'un engagement militaire. Assez croyable, pourtant, est le chiffre de 6 000 pour les Perses tombés sur le champ de bataille, et de 192 pour les Athéniens ; mais un autre récit parlait de 200 000 Perses morts à Marathon! Dans le détail de la seconde invasion, les sources poétiques ne se révèlent pas moins, soit dans la description pittoresque de l'armée barbare, soit dans les invraisemblances, les incohérences du récit. Comment admettre qu'une armée de terre aussi nombreuse ait pu échapper à la famine en Macédoine, en Thessalie et en Grèce ? Et qu'est-ce que cette petite troupe de Léonidas, cette partie infime des forces grecques, qui tente de contenir

1. Nous résumons ici les pages 385 à 414 du tome I des *Vorträge über alte Geschichte*.

2. NIEBUHR, *ibid.*, p. 394.

aux Thermopyles le flot de l'invasion? Les mouvements de la flotte perse ne sont pas moins inexplicables: pourquoi s'arrête-t-elle en face d'Artémisium, et s'expose-t-elle, dans une sorte de détroit, à des engagements désavantageux, au lieu de gagner directement Egine ou Salamine? Bien des anecdotes, celles de Dicaeos, de Kyrsilos et d'Arthmios de Zélée, par exemple, trahissent un fond de légende populaire. De l'histoire, il n'en faut pas chercher dans cette suite de faits inintelligibles. La campagne de Mardonius et la bataille de Platées fourmillent de difficultés du même genre, qu'il est même inutile de relever. A quoi bon se demander s'il y avait encore en Béotie 300 000 ou 500 000 barbares? La question est oiseuse; car tout ce récit n'est qu'un mélange de traditions éparses, sans lien les unes avec les autres, et qu'Hérodote a recueillies, comme il les entendit raconter, pour charmer un instant son auditoire (*ἀγώνισμα εἰς τὸ παραχρῆμα ἀκούειν*)¹! »

Telle est la thèse que nous retrouverons, avec plus ou moins de développement, chez plusieurs critiques modernes d'Hérodote. Telle est la conception historique qui, récemment encore, paraissait à l'auteur d'un résumé de l'histoire grecque, répondre le mieux à la réalité des faits². Examinons-la cependant de près; car, si la source de cette théorie contient quelques éléments douteux, toute la série des conséquences qu'on en a tirées sera par cela même légèrement compromise.

Tout d'abord, il y a un danger que Niebuhr n'a pas évité, et où sont tombés après lui quelques-uns de ceux qui, d'un point de vue trop général, ont considéré dans son ensemble la tradition des guerres médiques. Cette erreur consiste à attribuer à Hérodote des traits qui se rencontrent, non pas chez lui, mais chez d'autres auteurs anciens. Sous prétexte de montrer la fertilité de l'imagination populaire, il ne faut pas confondre les époques au point de faire remonter jusqu'au plus ancien témoin les développements ultérieurs que s'est permis la fantaisie des poètes, des orateurs ou des moralistes. Assurément on peut croire que bon nombre d'anecdotes, rapportées par Plutarque ou Pausanias, ont une origine fort ancienne, presque contemporaine des événements; mais combien aussi portent la marque d'une époque

1. NIEBUHR, *ibid.*, p. 408.—On remarquera que c'est encore la critique de Thucydide qui sert de point d'appui à la thèse de Niebuhr.

2. PÖHLMANN, *Grundzüge der politischen Geschichte Griechenlands*, au tome III du *Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft* d'Iwan Müller, p. 396 et suiv.

postérieure! Toutes ensemble contribuent sans doute à prouver la vitalité d'une tradition sans cesse renouvelée; mais encore ne doivent-elles pas entrer en ligne de compte, quand on se borne à caractériser le récit d'Hérodote. Voilà pourquoi, s'il est légitime de faire allusion à l'aventure de Cynégire (malgré la place relativement modeste qu'Hérodote accorde à ce personnage dans le combat de Marathon), il ne nous semble pas permis de se faire une arme contre l'historien des chiffres que lui-même n'a pas cités : ce n'est pas Hérodote qui parle de 10 000 Athéniens, non plus que de 300 000 barbares; ce n'est pas lui qui mentionne une hécatombe de 200 000 Perses! Les seuls chiffres qu'il fournit sont précisément ceux que Niebuhr déclare acceptables : ce n'est pas là déjà un si mauvais signe contre le reste de son témoignage! A propos de la seconde guerre médique, Niebuhr commet une confusion du même ordre, quand il rappelle, en même temps que l'aventure miraculeuse racontée par Dicaeos, les anecdotes de Kyrilos et d'Arthmios de Zélée : ni l'un ni l'autre de ces deux noms n'est dans Hérodote. Ici encore c'est à la tradition générale des guerres médiques que Niebuhr emprunte ses arguments, non au récit dont il prétend déterminer le caractère.

Mais laissons de côté cette chicane, et voyons sur quoi Niebuhr fonde l'idée qu'il a des sources d'Hérodote. Il la fonde sur deux faits qui sont l'un et l'autre erronés. En supposant, d'après Dahlmann¹, que le récit des guerres médiques a été écrit par Hérodote soixante ans après l'invasion de Xerxès, soixante-dix ans après la bataille de Marathon², Niebuhr ramène à une date trop récente la composition de cet ouvrage. Si l'on doit admettre qu'Hérodote a remanié ses derniers livres dans les premières années de la guerre du Péloponnèse, du moins ne peut-on pas descendre plus bas; et il reste toujours vraisemblable que les grandes lignes du récit étaient arrêtées alors depuis longtemps. C'est donc quarante ou cinquante ans qu'il faudrait dire, plutôt que soixante ou soixante-dix. La différence n'est pas considérable, il est vrai; mais cette première erreur en a entraîné une seconde. Niebuhr croit reconnaître, au début du VII^e livre d'Hérodote, dans la brillante peinture de l'armée barbare, une source poétique; cette source, il la nomme : c'est le poème épique de Choerilos de Samos³.

1. DAHLMANN, *Herodot, aus seinem Buche sein Leben*, Altona, 1823.

2. NIEBUHR, *op. cit.*, p. 386.

3. *Id., ibid.*, p. 387-388.

Or est-on bien sûr que Chœrilos de Samos ait pu servir de modèle à Hérodote ? C'est le contraire qui est vrai. Car les textes anciens, qui attestent entre l'historien et le poète des relations d'amitié, permettent d'affirmer que le premier jouissait déjà d'une belle réputation de conteur quand le second vint s'attacher à lui¹. La légende qui représente Chœrilos comme séduit par les récits d'Hérodote ne laisse guère de doute sur ce point : c'est Hérodote qui est le maître, Chœrilos qui est l'élève. C'est l'historien qui a fourni la matière du poème, c'est Chœrilos qui a mis en vers les exploits racontés par Hérodote. Aussi bien Plutarque nous apprend-il que Chœrilos devint dans la suite le compagnon fidèle du Lacédémonien Lysandre², et Suidas rapporte qu'il mourut à la cour du roi de Macédoine Archélaos, lequel monta sur le trône en 413. Ces deux textes nous confirment dans l'idée que le poète survécut assez longtemps à l'historien, son maître et son modèle. Dès lors à quoi bon relever avec Niebuhr les ressemblances que les fragments de Chœrilos nous font entrevoir entre la Περσηίς et le récit d'Hérodote³? Chœrilos n'est pas la source ; l'historien n'a pas

1. SUIDAS, au mot Χοιρίλος Σάμιος : [τινὲς δὲ Ἰασέα, ἄλλοι δὲ Ἀλικαρνασσέα ἵστοροῦσι]. Γενέσθαι δὲ κατὰ Πανύστον τοῖς χρόνοις, ἐπὶ δὲ τῶν Περσικῶν, Ὁλυμπιάδες, γενίστοκον ἥδη εἶναι. Δοῦλόν τε Σαμίου τινὸς αὐτὸν γενέσθαι, εὐειδῆ πάνυ τὴν ὡραν φυγεῖν τε ἐξ Σάμου, καὶ Ἡροδότῳ τῷ ἴστορικῷ παρεδρέσαντα λόγων ἑρασθῆναι: οὗτονς αὐτὸν καὶ παιδικὰ γεγονέναι φασιν. Ἐπιθέσθαι δὲ ποιητικῇ καὶ τελευτῆσαι ἐν Μακεδονίᾳ παρὰ Ἀρχελάῳ τῷ τότε αὐτῆς βασιλεῖ. Ἔγραψε δὲ ταῦτα τὴν Ἀθηναίων νικην κατὰ Ξέρξου. [ἐρ οὐ ποιήματος κατὰ στίχον στατῆρα χρυσοῦν ἔλαβε] καὶ σὺν τοῖς Ὄμηρος ἀναγνώσσεσθαι ἐψηφίσθη. [Λαρισαῖ] καὶ ἄλλα τιὰ ποιήματα αὐτοῦ φέρεται. Nous avons mis entre crochets, d'après le dernier éditeur des fragments de Chœrilos, Kinkel (*Epicorum græcorum fragmenta*, t. I), les passages de Suidas qui se rapportent à un autre poète, Chœrilos d'lasos.

2. PLUTARQUE, *Lysandre*, 48.

3. Ces ressemblances, qui sont frappantes, permettent de penser que Chœrilos avait emprunté à l'historien jusqu'à la composition de son poème. La description des peuplades multiples que Xerxès trainait à sa suite y tenait une grande place : nous voyons d'abord mille tribus bourdonner comme des essaims d'abeilles autour des sources abondantes, sans doute en Phrygie, où Hérodote dit que l'armée séjournait à Celene (fr. 2 de Chœrilos dans l'édition Kinkel) ; puis, lors du passage du pont (ἐν τῇ διαδίσει τῆς σχεδίας, STRABON, VII, p. 303), voici une énumération de peuples divers, avec la mention expresse de leur origine et de leur costume (fr. 3). Ailleurs, du mont Egaléos, Xerxès assiste sans doute à la bataille de Salamine (fr. 4). On objectera peut-être qu'il est surprenant de voir un poème aussi peu original lu à Athènes, dans les fêtes solennelles de la cité, en même temps que les œuvres d'Homère (d'après Suidas). Mais c'est le sujet du poème plus que le mérié littéraire du poète, qui explique cette mesure officielle. D'ailleurs, Aristote, qui rapproche, lui aussi, Chœrilos d'Homère, nous autorise à douter du bon goût de l'auteur de la *Perséide* (ARISTOTE, *Topiques*, VIII, 4). Nous admettons sans peine que ce récit poétique de la victoire d'Athènes, quoique imité d'Hérodote, ait eu la plus grande vogue à la fin du v^e siècle, et aux siècles suivants.

été chercher ses informations chez le poète : le développement poétique de la tradition est postérieur au récit en prose. Ainsi tombe un des arguments les plus forts de Niebuhr.

La théorie cependant peut encore se défendre : si ce n'est pas Chœrilos de Samos, d'autres poètes n'avaient-ils pas avant Hérodote chanté les exploits des Grecs ? Et si ce n'est pas soixante ans après l'invasion de Xerxès qu'Hérodote a recueilli la tradition populaire des guerres médiques, fallait-il tant d'années pour que la légende se formât et se développât, aux dépens de la vérité ?

Au sujet des sources poétiques d'Hérodote, il est regrettable que Niebuhr n'ait pas expliqué plus nettement sa pensée. Qu'entend-il en effet par ces chants populaires et ces chants de victoire (*Volks-und Siegeslieder*¹) qui ont donné, suivant lui, à la tradition son caractère ? Ce n'est pas la poésie épique qu'il peut désigner ainsi, et Chœrilos de Samos lui-même ne saurait passer en aucune façon pour l'auteur d'un poème populaire. Écrite avant ou après Hérodote, la *Perséide* de Chœrilos a pu être adoptée avec enthousiasme par les Athéniens, et associée même aux œuvres d'Homère ; elle n'en était pas moins au plus haut degré un spécimen curieux de poésie savante ; il n'y avait plus de place en Grèce, au milieu du v^e siècle, pour une épopée véritable, expression naïve de sentiments populaires. Depuis longtemps ce genre était mort, et Panyasis n'en avait pu renouveler que la forme. Le mètre épique ne se prêta plus dès lors qu'à des parodies, comme la *Batrachomyomachie*, et à des épopées factices, comme la *Perséide* de Chœrilos, ou bien encore comme ce poème qu'Empédocle consacra, dit-on, au même sujet (ἡ τοῦ Επέδου διάθεσις²). Nous ne possédons rien de ce singulier écrit du philosophe d'Agrigente ; mais nous pouvons affirmer que, si cet ouvrage avait vu le jour, il

1. NIEBUHR, *op. cit.*, p. 394.

2. DIOGÈNE LAERCE, VIII, 57. On peut se demander s'il convient de placer ce poème épique avant ou après l'ouvrage d'Hérodote. Empédocle est exactement le contemporain de l'historien : Diogène Laërce fixe son ἀξμή en 444, et nous apprend, d'après Aristote, qu'il mourut à 60 ans, c'est-à-dire en 424. Aucune existence, on le voit, n'est plus rapprochée par le temps de celle d'Hérodote. Mais rien ne nous permet de décider si le poème épique d'Empédocle est né du même courant d'opinion qui produisit l'histoire d'Hérodote, ou si c'est au contraire cette histoire qui, en fournissant aux poètes une admirable matière, suggéra au philosophe d'Agrigente, qu'Aristote qualifie d'*homérique* (DIOGÈNE LAERCE, *ibid.*), l'idée de mettre en vers un des épisodes les plus brillants des guerres médiques. D'ailleurs aucun fragment de ce poème n'avait pu parvenir à la connaissance des critiques anciens eux-mêmes, puisqu'il avait été brûlé soit par la sœur du poète, soit par sa fille (DIOGÈNE LAERCE, *ibid.*).

n'aurait eu aucune influence sur l'opinion populaire : de telles œuvres empruntent leurs éléments à la tradition, elles ne la créent pas.

Tout autre est le cas de la poésie dramatique : jamais, à aucune époque de l'histoire, un genre littéraire n'a plus fortement agi sur un peuple que n'a fait le théâtre à Athènes, au v^e siècle. Mais, ici encore, que pouvons-nous accorder à Niebuhr ? Il est vrai que la lutte des Grecs et des barbares a fourni plusieurs sujets à la scène tragique ; trois œuvres, à ce qu'il semble ¹, tirées d'événements contemporains, ont paru sur le théâtre de Dionysos : la *Prise de Milet* ² et les *Phéniciennes* ³ de Phrynicos, les *Perses* d'Eschyle. Mais il est permis de penser que la *Prise de Milet*, malgré le fond historique du drame, n'était qu'une sorte de thrène lugubre, tout rempli des effusions d'un lyrisme pathétique. Sans doute, s'il faut en croire Hérodote, cette pièce fut pour le peuple d'Athènes l'occasion d'une manifestation patriotique ⁴ ; mais, loin de viser à peindre des scènes réelles, le poète, dont le génie éclatait, suivant Aristote ⁵, dans la mélodie, avait surtout cherché dans ce sujet une admirable matière à ces lamentations, à ces *xouμοι*, qui constituaient le fond de la tragédie primitive ; de plus, il avait, selon toute vraisemblance, adapté la représentation de ces faits contemporains à l'usage traditionnel du théâtre, en les enveloppant dans une action dramatique plus vaste, où des sujets mythiques, rattachés par le lien trilogique à la pièce moderne, en faisaient ressortir l'intention morale ou religieuse ⁶. Dans ces

1. Nous ne parlons ici que du théâtre avant Hérodote. Après lui, nous entendons parler encore d'une tragédie de Moschion, iv^e siècle, intitulée *Thémistocle* (NAUCK, *Trag. græc. fragm.*, p. 631), et d'une autre de Philiscos, m^e siècle, sur le même sujet (NAUCK, *ibid.*, p. 637).

2. HÉRODOTE, VI, 41. Nauck doute que le titre véritable de la pièce ait été Μιλήτου ἀλωσις (*Trag. græc. fragm.*, p. 559). Peu nous importe, si ce titre répond bien au sujet de la tragédie.

3. *Hypothesis* des *Perses* d'ESCHYLE : Γλαῦκος ἐν τοῖς περὶ Αἰσχύλου μύθῳ ἐκ τῶν Φοινικῶν φησι Φρυνίγου τοὺς Πέρσας παραπεποῆσθαι.

4. Nous reviendrons sur ce point dans l'analyse critique du récit d'Hérodote.

5. ARISTOTE, *Problèmes*, XIX, 31 : Διὰ τί οἱ περὶ Φρύνιγον ἡσαν μᾶλλον μελοποιοι;

6. Nous touchons ici à une question fort controversée, qu'il nous est impossible de traiter à fond. Les preuves manquent pour affirmer que la pièce des *Phéniciennes* ait été comme encadrée dans des sujets mythologiques ; mais s'il est vrai, suivant la théorie exposée par M. MAURICE CROISET (*Revue des études grecques*, t. I (1888), p. 369 et suiv.), que la forme tétralogique ait été la règle dès le principe, et que, dans la suite seulement, chacune des parties de la tétralogie, se détachant des autres, soit arrivée peu à peu à former un tout, à constituer une tragédie distincte, il y a lieu de croire que Phrynicos resta fidèle à une règle qu'il observa encore Eschyle pendant la plus grande partie de sa carrière. La pièce des *Perses*, elle aussi, nous semble appartenir à cette forme ancienne de la

conditions, il est possible que la tradition populaire se soit représenté la catastrophe de Milet sous les couleurs les plus sombres et les plus tragiques; mais Hérodote n'est pas tombé dans cet excès : il a rapporté, sur les derniers efforts de la révolte ionienne, quelques données précises, comme l'énumération des vaisseaux grecs à la bataille de Ladé¹; mais, sur la chute même de Milet, il n'a guère mentionné que les détails qui confirmaient à ses yeux un ancien oracle de Delphes²; c'est là, si l'on veut, une des sources d'information où il a puisé³; mais, de la pièce de Phrynicos, il n'a connu, ce semble, que l'amende infligée à son auteur et l'interdiction prononcée contre elle sur le théâtre d'Athènes. Les *Phéniciennes* du même poète auraient pu avoir une influence plus grave sur la tradition historique de la bataille de Salamine, s'il était prouvé que l'auteur eût exalté à dessein le rôle de Thémistocle⁴. Mais cette hypothèse est douteuse⁵, et, ce qui ressort le plus clairement des témoignages anciens, c'est la res-

tragédie, malgré la difficulté qu'on éprouve à déterminer au juste la liaison intime qui pouvait rattacher le *Phineus* aux *Perse*s, et les *Perse*s au *Glaucus* et au *Prométhée*.

1. HÉRODOTE, VI, 8 et suiv.

2. Ib., VI, 19.

3. Il n'est pas douteux qu'Hérodote n'ait eu sous les yeux un recueil d'oracles delphiques, et qu'il n'ait souvent disposé son récit de façon à justifier les termes de ces oracles. C'est aussi à Delphes qu'il paraît avoir appris les prodiges qui avaient annoncé aux habitants de Chios leurs malheurs (VI, 27).

4. Cette opinion a été souvent exprimée; on la trouve, par exemple, dans *l'histoire grecque* de CURTIUS (trad. Bouché-Leclercq, t. II, p. 384 et 591), et dans celle de G. BUSOLT (*Griechische Geschichte*, t. II, p. 359 et 369).

5. Voici la raison qu'on invoque : en l'année 476, d'après PLUTARQUE (*Thémistocle*, 5), Thémistocle prit part comme chorège au concours tragique d'Athènes, et la pièce qu'il fit représenter était de Phrynicos. Bentley le premier a exprimé l'avis que cette pièce de Phrynicos devait être celle des *Phéniciennes* (BENTLEY, *Epist. Phal.*, p. 293). La chose est possible, mais non certaine : comme on l'a fait remarquer récemment (BÜLAU, *De Aeschyl Persis*, Gött., 1866, et BRINCKMEIER, *Der Tragiker Phrynicos*, Gymn. Progr. Burg., 1884, p. 40 et suiv.), il se peut que Phrynicos ait fait jouer, entre 480 et 472, plusieurs tétralogies, d'autant plus qu'il n'est pas dit que Phrynicos ait remporté la victoire avec ses *Phéniciennes*. Si Thémistocle qui, au dire de Plutarque, cherchait à gagner ou à retenir la faveur publique par une brillante chorégie, avait justement fait représenter une pièce toute à son honneur, est-il vraisemblable que le nom de cette pièce n'eût pas été conservé? Mais supposons même que les *Phéniciennes* datent bien de cette chorégie de Thémistocle. Comment l'ambitieux général aurait-il pu faire que cette tragédie fût composée tout exprès à son intention? Est-ce que dès cette époque les différentes pièces proposées à l'archonte n'étaient pas réparties par le sort entre les choréges? D'ailleurs, les mœurs publiques ne portaient guère alors l'éloge d'un citoyen aux dépens du peuple tout entier. Pour toutes ces raisons, nous ne pouvons pas considérer les *Phéniciennes* comme une œuvre de circonstance, destinée à soutenir devant l'opinion publique la cause compromise d'un chef de parti.

semblance de la tragédie de Phrynicos avec celle d'Eschyle¹. Aussi bien ne possérons-nous que cette dernière œuvre. Mais elle suffit à nous faire apprécier l'usage qu'Hérodote a fait de la tragédie historique.

Il est incontestable que la pensée grandiose de l'auteur des *Perse*s n'a pas été perdue pour l'historien : soit dans la conception générale des événements, soit dans le détail, il est facile de reconnaître qu'Hérodote a suivi Eschyle, qu'il a eu sous les yeux ou dans la mémoire le texte même du poète². Loin de nous la pensée de nier cette influence d'Eschyle ! C'est lui sans aucun doute qui a répandu dans le public athénien, et parmi les Grecs en général, l'image d'un Xerxès affolé d'orgueil, digne de pitié par l'excès même de ses malheurs, et châtié par une divinité vengeresse ! Hérodote s'est inspiré de l'idée religieuse d'Eschyle, et il lui a parfois emprunté jusqu'à des tournures et des expressions ! Mais quelle est, après tout, la portée de cette imitation ? Et jusqu'à quel point la tragédie des *Perse*s a-t-elle déterminé la tradition que représente pour nous Hérodote ? N'exagérons rien : on a cru voir jadis dans un vers d'Eschyle, mal interprété, la source d'une anecdote rapportée par Hérodote : les présumées entraves jetées par Xerxès dans l'Hellespont n'auraient eu d'autre

1. Nous ne doutons pas d'ailleurs qu'Eschyle, en adoptant l'heureuse invention de Phrynicos, qui consistait à transporter à Suse le lieu de la scène, n'ait ajouté, de son propre fonds, plusieurs ressorts, tels que l'apparition de l'ombre de Darius, pour soutenir et augmenter l'intérêt dramatique.

2. Voici les passages où cette imitation est le plus manifeste : ESCHYLE, v. 50 : ζυγὸν ἀμφιθάλειν δούλους Ἐλλάδοι (cf. HÉRODOTE, VII, 8 γ : οὗτοι οἵ τε ἡμῖν αἴτιοι ἔξουσι δούλιον ζυγὸν οἵ τε ἀνακτίσιοι); v. 234 : πᾶσα γὰρ γένοιτ' ἂν Ἐλλὰς βασιλέως ὑπέκουος (cf. VII, 8 γ : εἰ τούτους τε καὶ τοὺς τούτους πλησιογάρους καταστρεψόμενα,..... γῆν τὴν Περσίδαν ἀποδέξομεν τῷ Διός αἰθέρι δμουρέουσαν); v. 236 : καὶ στρατὸς τοιούτος ἔρεταις πολλὰ δὴ Μήδους κακά (cf. VII, 5 : Ἀθηναίους ἐργασαμένους πολλὰ δὴ κακά Πέρσας); v. 241-243 : τίς δὲ ποιμάνωρ ἔπεστι καπιδεσπόζει στρατῷ ; — οὗτοις δοῦλοι κέληνται φωτὸς οὐδὲν ὑπέκουοι. — πῶς ἂν μίνοιεν ἄνδρας πολεμίους ἐπῆλυδας ; (cf. VII, 103 : ὑπὸ μὲν γὰρ ἐνδὲ ἀρχόμενοι κατὰ τρόπον τὸν ἡμέτερον γενοίατο, δειμαίνοντες τοῦτον, καὶ παρὰ τὴν ἐνουτῶν φύσιν ἀμείνονες, καὶ ἵστεν ἀναγκαζόμενοι μάστιγι ἐξ πλεῦνας ἐλάσσονες ἔσοντες ἀνειμένοι δὲ ἐς τὸ ἐλεύθερον οὐκ ἂν ποιέοιεν τούτων οὐδέτερα); v. 728 : ναυτικὸς στρατὸς κακωθεὶς πεζὸν ὥλετε στρατόν (cf. VIII, 68 γ : δειμαίνον μῆν ἁ ναυτικὸς στρατὸς κακωθεὶς τὸν πεζὸν προσδηλήσηται); v. 733 : ταῦτα τοῖς κακοῖς ὄμιλοιν ἀνδράσιν διδίσκεται θούριος Ξέρξης (cf. VII, 16 α : τά σε καὶ ἀμφότερα περιήκοντα ἀνθρώπων κακῶν ὄμιλοι σφάλλουσι); v. 792 : αὐτῇ γὰρ ή γῆ ἐνμαραχος κείνοις πέλει (cf. VII, 49 : γῆ τε πλεῦνας συλλέξῃς, τὰ δύο τοι τὰ λέγω πολλῷ ἔτι πολεμιώτερα γίνεται· τὰ δὲ δύο ταῦτα ἐστὶ γῆ τε καὶ θάλασσα); v. 809-812 : οἱ γῆν μολόντες Ἐλλάδ' οὐ θεῶν βρέττεν ἡδούντο συλλῦν οὐδὲ πιμπράναι νεώς· βιωμοὶ δ' ἄστοι, δαιμόνοιν οὐτειρίματα πρόρριζα φύρδην ἐξανέστραπται βάθρων (cf. VIII, 109 : οἱ τά τε ἱρὰ καὶ τὰ ἴδια ἐν ὅμοιῳ ἐποιέεστο, ἐμπιπράς τε καὶ καταβάλλων τῶν θεῶν τὰ ἀγάλματα).

origine que la comparaison poétique employée par Eschyle pour désigner les deux ponts construits sur le détroit¹. S'il en était ainsi, quelle preuve excellente du rôle de la poésie dans la formation de la tradition populaire! Mais c'est là une hypothèse aujourd'hui abandonnée², et on ne songe pas davantage à voir l'origine du mot célèbre de Thémistocle à Eurybiade³ dans un autre vers d'Eschyle, qui exprime à peu près la même pensée⁴. Inversement, il paraît légitime de reconnaître dans Eschyle des allusions à des anecdotes déjà répandues en Grèce de son temps, et rapportées ensuite par Hérodote, comme l'allusion au mot de l'esclave de Darius (souviens-toi d'Athènes!)⁵ ou bien encore le vers emprunté à l'oracle de Delphes qui avait effrayé si vivement les Athéniens avant Salamine⁶. Eschyle a donc reproduit le plus souvent une tradition déjà établie en Grèce; s'il a mis plus particulièrement en relief certains faits, s'il a arrangé certains événements pour le plus grand effet tragique, il a pu altérer sur quelques points l'aspect véritable de l'histoire; mais il n'a pas changé pour cela le fond d'une tradition vivante encore dans la mémoire des contemporains. Après lui, Hérodote, s'inspirant de la même tradition, en a pourtant négligé plus d'un trait (témoign la légende du Strymon glacé, qui engloutit une partie des barbares fugitifs⁷), et, même quand il paraît dominé par le souvenir du drame, il fournit en même temps d'autres données qui

1. ESCHYLE, *Perses*, v. 745-748 : "Οστις Ἐλλήσποντον ἴρδην δοῦλον ὡς δεσμώμασιν ἥλπισε σχύτειν ῥέοντα βόσπορον ῥάον θεοῦ, καὶ πόρον μετερρύθμιζε, καὶ πέδαις σφυρηλάτοις περιβαλὼν πολλὴν κέλευθον ἤνυσεν πολλῷ στρατῷ. Cf. HÉRODOTE, VII, 35 : 'Ως δὲ ἐπύλεστο Ξέρξης, δεινὰ ποιεύμενος τὸν Ἐλλήσποντον ἐκέλευσε τριηκοσίας ἑπτακέντυι μάστιγι πληγάς καὶ κατεῖναι εἰς τὸ πέλαγος πεδέων ζεῦγος. Cf. VII, 54, et VIII, 109. L'ééditeur Stein croit qu'Hérodote a pris à la lettre la comparaison d'Eschyle, exprimée par les mots δεσμώμασιν et πέδαις σφυρηλάτοις.'

2. On a remarqué en effet que la tradition des chaînes imposées à l'Hellespont se lie étroitement dans Hérodote aux paroles que prononcent les prêtres chargés de frapper la mer (VII, 35). Or Duncker a fait ressortir le caractère bien oriental de ces paroles (DUNCKER, *Geschichte des Alterthums*, t. IV, 4^e édit., p. 726). Il est donc invraisemblable qu'une tradition authentique se soit conservée à côté d'une invention gratuite, née d'une méprise, d'un historien grec.

3. HÉRODOTE, VIII, 61. Au reproche que fait Eurybiade à Thémistocle d'être un ἀνὴρ ἄπολις, celui-ci répond : ἔωντοῖσι..... ὡς εἴη καὶ πόλις καὶ γῆ μέζων ἦπερ ἔκεινοισι, ἔστ' ἂν διηρόσιαι νῆσοι σρ̄ι ἔωσι πεπληρωμέναι.

4. ESCHYLE, *Perses*, v. 348-349 : "Ετ' ἄρα' Ἀθηνῶν ἔστ' ἀπόρθητος πόλις; — ἀνδρῶν γάρ ὄντων ἕρκος ἔστιν ἀσφαλές.

5. HÉRODOTE, V, 105. — ESCHYLE, *Perses*, v. 285 : Φεῦ τῶν Ἀθηνῶν ὡς στένω μεμνημένος. *Ibid.*, 824 : Τοιαῦθ' ὄρδοντες τῶνδε τάπειμια μέμνησθ' Ἀθηνῶν Ἐλλάδος τε.

6. HÉRODOTE, VII, 140 : Πῦρ τε καὶ δῆνες Ἀργες, Συριηγενεῖς ἄρμα διώκων. — ESCHYLE, *Perses*, v. 84 : (Xerxes) πολύχειρ καὶ πολυναύτας, Σύριόν θ' ἄρμα διώκων.

7. ESCHYLE, *Perses*, v. 495 et suiv.

dénotent une source différente, et permettent parfois de restituer la vraie physionomie des événements¹. En un mot, nous voyons que le récit d'Hérodote contient un grand nombre de détails qui ne viennent pas d'Eschyle, et, lors même que l'influence du drame s'y fait sentir, rien ne prouve que cette tradition, pour avoir passé par la bouche du poète, n'ait aucune valeur historique.

Quant à la poésie lyrique, il serait téméraire de prétendre mesurer l'essor qu'elle prit au début du v^e siècle, sous l'influence de l'enthousiasme patriotique. Nous entendons parler d'un grand nombre de pièces, épigrammes, élégies, dithyrambes et autres, en l'honneur des grandes batailles et des grands héros de la guerre. Mais nous ne possédons de ces pièces que des fragments insignifiants : combien d'œuvres peuvent nous avoir tout à fait échappé ! Tout ce mouvement poétique eut pour effet d'entretenir chez les Grecs le souvenir de leurs exploits. Comment ce souvenir n'eût-il pas grandi sans cesse, à mesure qu'on s'éloignait des événements ? Et n'est-ce pas dans ce genre qu'on trouverait de ces morceaux de poésie populaire qui justifieraient la théorie de Niebuhr ?

Qu'il nous soit permis, ici encore, de distinguer entre la tradition générale des guerres médiques et le récit d'Hérodote. Il s'agit de déterminer dans quelle mesure cette poésie, qui avait eu en Grèce beaucoup d'écho, se fit sentir sur l'esprit d'Hérodote, et comment elle se manifeste encore dans son récit. Et d'abord, n'y a-t-il pas dans le texte de notre auteur des citations poétiques, des emprunts directs à des poètes ? On ne peut nier qu'il n'en soit ainsi. L'historien qui cite les épitaphes des Spartiates, des Péloponnésiens, et du devin Mégistias, morts aux Thermopyles (VII, 228), a eu connaissance de quelques-unes au moins de ces pièces de circonstance que Simonide, entre autres, avait composées, et où il avait déployé un art si bien approprié au sujet². Mais pouvons-nous dire qu'il ait beaucoup con-

1. C'est ainsi que le mouvement tournant des Perses avant la bataille de Salamine est déterminé, dans HÉRODOTE (VIII, 76), comme dans ESCHYLE, v. 355 et suiv., par le message secret de Thémistocle à Xerxès. L'historien suit visiblement la tradition du poète. Mais il laisse entendre pourtant, dans un autre passage (VIII, 70), que déjà d'eux-mêmes les Perses avaient fait avancer leurs vaisseaux pour bloquer la flotte grecque à Salamine.

2. Si l'on était sûr que toutes les épigrammes attribuées par Bergk à Simonide (*Poetæ lyrici græci*, 4^e éd., t. III, p. 426 et suiv.) fussent authentiques, il faudrait reconnaître que cette littérature poétique est demeurée, pour ainsi dire, ignorée d'Hérodote : l'historien, qui parle des cent quatre-vingt-douze Athéniens tombés

sulté ces sortes d'archives officielles des cités grecques, ces épitaphes, plus ou moins véridiques, que les villes mêmes les moins ardentes à la lutte avaient à l'envi multipliées chez elles? On sait combien Simonide se montra généreux en louanges et disposé à satisfaire tout le monde : il eut des éloges pour tous, et c'est ce qui put donner plus tard à des hommes comme Plutarque l'idée que tous les Grecs avaient déployé un égal héroïsme. Mais Plutarque reproche précisément à Hérodote de n'avoir pas accordé assez de confiance à ces documents, qu'il considérait, lui, comme authentiques, et d'en avoir méconnu l'importance. Nous n'avions pas besoin de cette remarque de Plutarque pour voir qu'Hérodote ne s'était pas laissé éblouir par tous les beaux récits des villes grecques, et qu'il avait en quelque mesure contrôlé le témoignage de ces pièces officielles. Il a donc plutôt résisté que cédé à l'influence de cette tradition suspecte.

Mais à côté de ces épigrammes, toute une littérature poétique s'était développée en Grèce, et surtout à Athènes : il y avait eu des élégies de Simonide sur Marathon¹, Artémisium, Salamine, Platées². Toute la Grèce avait entendu le dithyrambe fameux de Pindare³. Est-ce que la tradition suivie par Hérodote n'a pas souffert du mélange de ces éléments poétiques? Un exemple nous permettra cependant de signaler à cet égard une illusion de la critique : à propos de la victoire d'Artémisium, Simonide rappelait la légende d'Orithye enlevée par Borée⁴, et on a pu à bon droit conjecturer, d'après cette allusion, qu'il parlait de la tempête du cap Sépias, de cette heureuse tempête qui avait détruit une partie de la flotte perse, et que les Athéniens avaient

à Marathon, ne cite pas l'épitaphe de leur tombeau ; il rappelle l'origine du culte de Pan sur l'Acropole, et il ne paraît pas soupçonner l'existence d'une statue dédiée par Miltiade, avec une inscription fameuse (*Tὸν τραγόπουν ἐμὲ Πᾶνα, τὸν Ἀρχάδα, τὸν κατὰ Μήδων, Τὸν μετ' Ἀθηναῖσιν στήσατο Μίλτιαδης*, SIMONIDE, fr. 433, éd. Bergk). On pourrait multiplier ces exemples. Faut-il croire que la plupart de ces épigrammes ne datent pas de Simonide? Ou bien Hérodote a-t-il par principe négligé cette sorte de documents? La première hypothèse nous paraît plus juste.

1. Une tradition qui n'est pas sans valeur veut que Simonide et Eschyle soient entrés en lutte pour la composition de cette élégie, et qu'Eschyle ait été vaincu (Bίος Αἰσχύλου, éd. Westermann. — PLUTARQUE, *Propos de table*, I, 10, § 3).

2. Bergk a réuni et discuté tous les fragments de ces pièces (*Poetæ lyrici græci*, 4^e éd., t. III, p. 382 et suiv.).

3. Sur les sentiments de Pindare pendant la période troublée des guerres médiques, voir l'analyse pénétrante de M. A. CROISET, *Poésie de Pindare*, p. 259-273.

4. SCOLIASTE D'APOLLONIUS DE RHODES, I, 211 (SIMONIDE, fr. 3, éd. Bergk).

attribuée à l'action de Borée, invoqué par eux¹. Mais Bergk n'a-t-il pas supposé que Simonide était le premier auteur du rapprochement entre la tempête et Borée, et que c'était cette pièce qui avait donné naissance à la tradition suivant laquelle des prières avaient été adressées à Borée par les Athéniens? L'oracle de Delphes, en ordonnant ces prières, suivant le témoignage d'Hérodote, n'aurait fait qu'emprunter à Simonide une de ses expressions, γαμβρὸν Ἐρεύθρος². On voit, dans cette hypothèse, jusqu'à quel point la poésie lyrique aurait agi sur la tradition! Mais ce n'est là qu'une hypothèse, et des moins vraisemblables. L'origine d'un rapprochement entre la tempête du cap Sépias et la prétendue intervention de Borée s'explique assez par la reconnaissance des Athéniens à l'égard du dieu qui leur avait rendu un si notable service; ainsi la tradition naquit d'elle-même dans le peuple; Delphes s'en empara aussitôt, et les Athéniens ne demandèrent pas mieux que de croire Delphes sur parole. Quant à Simonide, il ne fit que se conformer à un bruit public, transformé déjà en une légende pieuse.

D'autres poésies encore avaient cours, qui touchaient plus directement à l'histoire : c'était l'éloge ou la critique d'un général ou d'un chef d'État. Les pièces satiriques de Timocréon de Rhodes, par exemple, visaient le vainqueur de Salamine³, et contenaient en même temps l'éloge indirect d'Aristide; d'autres poètes célébraient dans le même temps Pausanias, Xanthippe ou Léotychide⁴, et l'on sait que, pour une époque toute voisine, Cimon fut l'objet de nombreux poèmes, dont Plutarque cite même quelques auteurs, comme Archélaos et Mélanthios⁵. Si les victoires propres de Cimon devaient figurer au premier rang de ces écrits, il est probable aussi que sa participation aux guerres médiques n'avait pas été oubliée, et, d'autre part, les usages traditionnels de la poésie lyrique voulaient que l'éloge du père et des ancêtres fût joint à l'éloge du fils : ainsi Miltiade dut être,

1. HÉRODOTE, VII, 188-189. — Strabon nous apprend que ce promontoire funeste avait été l'objet de nombreux poèmes (IX, p. 443).

2. BERGK, dans le commentaire du fragment 3 de Simonide.

3. PLUTARQUE, *Thémistocle*, 21.

4. Id., *ibid.* : 'Αλλ' ει τύγε Παυσανίαν ή καὶ τύγε Ξάνθηππον αἰνεῖς
ἢ τύγε Λευτυχίδαν, ἐγὼ δὲ Ἀριστείδαν ἐπαινέω
ἄνδρα ιερῆν ἀπ' Ἀθανᾶν
ἐλθεῖν ἔνα λόγοτον.

5. PLUTARQUE, *Cimon*, 4 et 7. — ESCHINE, *Contre Clésiphon*, 184.

lui aussi, chanté dans le temps où sa mémoire profita des succès de Cimon. Mais de tout cela, qu'est-il passé dans l'histoire? Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les fragments conservés de Timocréon signalent des faits qui n'ont laissé aucune trace chez Hérodote¹, et que les éloges poétiques de Cimon n'ont pas trouvé chez lui plus d'écho; car on est plutôt étonné de voir quelle petite place occupe dans son livre ce fils de Miltiade, ce vainqueur des Perses, à qui nous attribuons volontiers un si grand rôle dans le développement de la tradition athénienne des guerres médiques².

Enfin, il y eut à Athènes d'autres pièces de poésie lyrique en l'honneur des guerres médiques, des hymnes qu'on chantait au temps d'Isocrate dans les fêtes solennelles de la cité³. A la même catégorie d'œuvres appartenaient sans doute ces chants patriotiques que le défenseur de la vieille éducation athénienne regrette dans la comédie d'Aristophane, ces poèmes tout inspirés de l'esprit guerrier, comme « La terrible Pallas qui renverse les cités », ou « Une clamour retentit au loin⁴ ». Mais ici encore nous ne pensons pas qu'Hérodote se soit inspiré de ces poésies. Car manifestement elles ne reproduisaient plus qu'une image fort vague des événements; c'étaient de ces éloges généraux comme ceux que nous trouvons dans Aristophane à l'adresse des *Marathonomaques*; tous les héros du passé y étaient loués en bloc, mais aussi tous les détails y étaient oubliés et confondus⁵. Ce n'est pas là qu'Hérodote a puisé son histoire.

1. Timocréon, dans son pamphlet, accusait Thémistocle d'avoir favorisé certains exilés, d'en avoir sacrifié d'autres par avarice et ambition, et d'avoir refusé notamment de le ramener, lui, Timocréon, à Ialyssos, sa patrie; il l'accusait encore d'avoir traité chichement le peuple à l'Isthme, en lui servant de mauvaises viandes.

2. En réhabilitant la mémoire de son père, Cimon contribua plus que personne à ranimer le souvenir de la guerre contre les Perses, et on peut croire que certaines cérémonies publiques et religieuses, célébrées au Céramique, certains monuments comme le Pécile, et des institutions mêmes comme celle du λόγος ἐπιτάχυος, remontent au gouvernement de ce grand homme. Mais il serait trop long de citer ici et de discuter tous les textes qui justifient cette hypothèse.

3. ISOCRATE, *Panégyrique*, 158 : Εὗροι δέ τις ἐκ μὲν τοῦ πολέμου τοῦ πρὸς τοὺς βαρθύρους Ὑμνούς πεποιημένους, ἐκ δὲ τοῦ πρὸς τοὺς Ἐλλήνας θρήνους ἡμῖν γεγενημένους, καὶ τοὺς μὲν ἐν ταῖς ἑορταῖς ἀδομένους, τῶν δέ ἐπὶ ταῖς συμφοραῖς ἡμᾶς μεμνημένους.

4. ARISTOPHANE, *Nuées*, v. 967. Le premier de ces fragments passait pour le début d'un dithyrambe de Lamprocles, le second pour le début d'un dithyrambe de Kydides ou Kekeidès. Voir le commentaire de Kock sur ce passage, *Ausgewählte Komödien des Aristophanes*, Wolken, 3^e éd., 1876.

5. Il n'est pas sans intérêt, pour la question qui nous occupe, d'opposer au récit d'Hérodote les témoignages, presque contemporains, des auteurs de la

Ainsi Niebuhr a pu justement signaler l'action de la poésie sur la tradition des guerres médiques. Mais il demeure douteux pour nous que ces œuvres aient produit beaucoup d'effet sur l'esprit d'Hérodote, et qu'elles aient laissé des traces dans son livre.

Reste l'argumentation fondamentale de Niebuhr sur la mobilité, l'instabilité d'une tradition orale, abandonnée à elle-même, fût-ce un tout petit nombre d'années. L'observation a un grand poids; mais pouvons-nous affirmer que les faits racontés par Hérodote ne reposaient effectivement que sur une tradition populaire, exposée à toutes les transformations d'une légende? Grave question, que nous examinerons dans les chapitres suivants. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas lieu d'établir une comparaison entre le v^e siècle avant notre ère et les

comédie ancienne. Ceux-ci ne se soucient en rien de dire la vérité sur les guerres médiques : ils en parlent par allusion pour célébrer le beau temps des victoires passées, l'âge d'or de la Grèce; mais en cela ils visent surtout à rabaisser les chefs nouveaux de la démocratie, les démagogues du temps de la guerre du Péloponnèse. Aussi, de distinctions, de nuances entre les divers représentants du bon vieux temps, la comédie n'en connaît pas : elle vante également Solon, Miltiade, Aristide, Périclès (*EUPOLIS*, fr. 100); le poète comique Téléccléïdès, au dire d'Athènéen (XII, p. 553 e), célébrait la douceur du temps de Thémistocle. A ce moment, tous les héros de la grande guerre sont confondus dans une commune admiration, si ce n'est que Miltiade, le vainqueur de la vraie victoire athénienne, domine tous les autres : Marathon, dit un personnage d'*Eupolis* dans la pièce des Ηόλεις (*EUPOLIS*, fr. 216), c'est un riche héritage pour Athènes; aucune victoire ne saurait lui être comparée (*Ib.*, fr. 116). Au même point de vue se place Aristophane. Plusieurs traits, il est vrai, sont conformes au récit d'Hérodote : le chœur des vieillards, dans *Lysistrata*, exprime la crainte de voir les femmes se mettre à commander des vaisseaux et à combattre sur mer comme Artémise (*Lysistrata*, v. 675); le chœur des Lacédémoniens, dans la même pièce, célèbre dans une commune louange les deux journées d'Artémision et des Thermopyles (*ibid.*, v. 1247 et suiv.). Ailleurs Aristophane parle de la poursuite des Perses à Marathon (*Acharniens*, v. 697) et de la muraille de bois qui sauva Athènes (*Chevaliers*, v. 1040). Mais le plus souvent il en prend plus à son aise avec l'histoire. D'abord, d'une façon générale, les *Marathonomaques* sont les héros des guerres médiques, qu'il s'agisse de la première ou de la seconde invasion : les mêmes vieillards qui rappellent la chasse donnée aux Mèdes à Marathon (*Acharniens*, v. 697), demandent à être mieux traités en considération des services qu'ils ont rendus sur mer (*ibid.*, 677). A la fin de la pièce des *Chevaliers*, le bonhomme Démos est rendu à son éclat de Marathon (Ζεῦ πράττεις καὶ τοῦ Μαραθῶνι τρωπαῖον), c'est-à-dire redévient tel qu'au temps d'Aristide et de Miltiade (οἴδηπερ Ἀριστεῖδην πρότερον καὶ Μίλτιαδην ξυνετίτει) (*Chevaliers*, v. 1323 et suiv.). Les *Marathonomaques* sont les hommes du passé, aussi bien ceux qui ont combattu avec le glaive à Marathon (*Chevaliers*, v. 781), que ceux qui ont usé leurs membres sur les bances de rameurs à Salamine (*ibid.*, 792). Mais c'est surtout dans la belle parabase des *Guépes*, qu'Aristophane mêle les souvenirs des deux guerres médiques : ce qu'il célèbre, c'est la victoire de Marathon (*Guépes*, v. 1083); mais à cette journée il rattache l'incendie que le barbare promena dans toute la ville (ἡγίνεται τὸν ἄστρον ὁ βάρβαρος τῷ παπνῷ τύφων ἀπαστράψας τὴν πόλιν καὶ πυρπολῶν) (*ibid.*, 1078), et il fait allusion au mot célèbre de Diénécès aux Thermopyles (*ibid.*, 1084).

âges primitifs où n'existaient ni l'écriture ni le souci de l'histoire. De même, comparer, comme fait Niebuhr¹, l'impression produite sur les Grecs par l'invasion de Xerxès à celle que produisit de notre temps sur les fellahs de l'Égypte la campagne de Bonaparte, c'est prêter aux Grecs une naïveté qu'ils n'avaient plus au temps de Thémistocle.

En résumé, tous les arguments de Niebuhr se heurtant à de sérieuses objections, il est juste de reconnaître que sa théorie ne suffit pas à expliquer les prétendues incohérences du récit d'Hérodote. Ces incohérences et ces contradictions, il nous faudra les examiner en elles-mêmes; mais du moins pourrons-nous écarter le système *a priori* qui d'avance attribue tout l'exposé historique d'Hérodote à une tradition populaire et poétique, dénuée de tout fondement solide.

1. NIEBUHR, *op. cit.*, p. 386.

CHAPITRE II

EXAMEN DE LA THÉORIE DE M. K.-W. NITZSCH SUR LA TRADITION ORALE DES GUERRES MÉDIQUES

L'opinion de Niebuhr sur les guerres médiques ne fit pas d'abord beaucoup de bruit dans le monde savant : exposée dans une œuvre posthume, elle avait surtout le tort de ne pas s'appuyer sur une démonstration rigoureuse. Or, dans le même temps, la critique historique était beaucoup plutôt attirée vers l'observation de certains faits précis, qui, rapportés par Hérodote, se trouvaient, depuis peu, confirmés par les découvertes de l'archéologie orientale. Tout le crédit que gagnait auprès des archéologues le précieux auteur des descriptions de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Perse, se reportait sur le compte de l'historien de la Grèce, et pendant longtemps les éditeurs et commentateurs d'Hérodote, aussi bien que les historiens de la Grèce et de la littérature grecque, s'appliquèrent surtout à faire valoir les résultats acquis par ses recherches patientes et judicieuses. Les commentaires de Bähr¹ et de Rawlinson², auxquels il faut ajouter les éditions plus récentes de Stein³ et d'Abicht⁴, sont animés de cet esprit; et c'est aussi la même confiance dans la sincérité d'Hérodote

1. *Herodoti Musæ*, 2^e éd. (1856-1861), 4 vol.

2. *History of Herodot*, new englisch version, edited with copious notes and appendix, by GEORGE RAWLINSON, London, 4 vol.

3. *Herodotos*, erklärt von HEINRICH STEIN, Berlin, Weidmann, 5 vol. (nombreuses rééditions).

4. *Herodotus*, für den Schulgebrauch erklärt, von K. ABICHT, Leipzig, Teubner, 5 vol. (nombreuses rééditions).

et dans la sûreté de ses informations qui domine les grandes histoires de Grote, de Curtius, de Max Duncker. Dans un domaine plus restreint, Rüstow et Köchly n'hésitèrent pas à prendre Hérodote pour guide dans l'histoire de l'art militaire chez les Grecs au début du v^e siècle¹ : tant on était loin alors d'accorder à Niebuhr que tous ces récits fussent le fruit merveilleux d'une imagination échauffée par l'enthousiasme patriotique !

Cependant, en 1871, M. K.-W. Nitzsch entreprit de soumettre à un examen nouveau les sources d'Hérodote dans l'histoire des guerres médiques², et ce travail, quoique fort court, a inspiré depuis lors presque tous les auteurs qui ont touché au même sujet. Bien qu'en désaccord avec Niebuhr sur plusieurs points essentiels, M. Nitzsch se rattache cependant à lui par la conception générale qu'il a de la méthode historique d'Hérodote.

En appréciant le récit des guerres médiques d'après la valeur des sources où Hérodote avait puisé, Niebuhr supposait par cela même que l'historien s'était contenté de reproduire les idées courantes, les bruits publics, les *on dit*, en un mot, les données diverses, et souvent contradictoires, d'une tradition poétique, en vers ou en prose, répandue en Grèce dans la première moitié du v^e siècle ; il ne recherchait pas le caractère propre de cette tradition pour chacun des faits rapportés par l'historien ; mais il laissait entendre qu'Hérodote n'avait pas réagi contre cette tradition, qu'il en avait accepté les grandes lignes, sans songer à les mettre d'accord, et qu'il s'était, dans cette partie de son livre comme dans l'exposé des mœurs et des récits barbares, conformé à la méthode formulée ainsi par lui-même : ἐγὼ δὲ δρεῖλω λέγειν τὰ λεγόμενα, πείθεσθαι γε μὴν οὐ παντάπασι δρεῖλω, καὶ μοι τοῦτο τὸ ἔπος ἐχέτω ἐξ πάντα τὸν λόγον³. Or c'est du même principe que part M. Nitzsch : déterminer la nature des sources qui ont servi à Hérodote, et cela d'après le texte seul de l'historien, voilà le but qu'il s'est proposé ; et il a cru pouvoir y atteindre, en établissant que ces sources étaient encore reconnaissables après le travail de remaniement

1. RÜSTOW et KOCHLY, *Geschichte des griech. Kriegswesens von den ältesten Zeiten bis auf Pyrrhos*, Aarau, 1852.

2. NITZSCH, *Ueber Herodots Quellen für die Geschichte der Perserkriege*, dans le *Rheinisches Museum*, t. XXVII (1872), p. 226-268.

3. HÉRODOTE, VII, 152. Cf. II, 123 : Τοῖσι μέν νυν ὅπ' Αιγυπτίων λεγομένοισι χρίσθω ὅτειρ τὰ τοιαῦτα πιθανά ἔστι· ἐμοὶ δὲ παρὰ πάντα τὸν λόγον ὑποκέεται· δῆτι τὰ λεγόμενα ὅπ' ἕκάστων ἀκοῇ γράψω.

qu'Hérodote avait dû leur faire subir, ou plutôt il a nié ce remaniement, si ce n'est dans l'ordre et le choix des matériaux. Hérodote, suivant M. Nitzsch, a combiné avec goût et critique des éléments jusque-là isolés; mais ces éléments, il les a conservés tels quels dans la trame de son histoire, et il a permis ainsi de les reconstituer. Seulement (et c'est ici que M. Nitzsch se sépare entièrement de Niebuhr), au lieu d'être variables et sans cesse renouvelées, insaisissables par conséquent, comme les mouvements mêmes de l'opinion publique, M. Nitzsch suppose que ces traditions avaient revêtu, aussitôt après les événements, une forme fixe, durable, imprimée pour toujours dans la mémoire des hommes. Telle est la nouveauté de cette doctrine, qu'un accueil trop favorable, à ce qu'il nous semble, a presque imposée depuis lors aux critiques d'Hérodote et aux historiens des guerres médiques.

La thèse se fonde, d'abord, sur une prétendue analogie de la tradition des guerres médiques avec les récits égyptiens, libyens, perses ou phéniciens, qu'Hérodote a consignés dans les quatre premiers livres de son histoire; ensuite, sur quelques textes qui semblent à M. Nitzsch de nature à prouver l'existence de traditions de ce genre, définitivement fixées dans la mémoire des Grecs. Enfin l'auteur croit pouvoir confirmer ces vues par l'examen détaillé du récit d'Hérodote. Reprenons une à une les différentes parties de cette argumentation.

Et d'abord, est-il prouvé que même ces traditions égyptiennes ou libyennes, à la ressemblance desquelles M. Nitzsch veut ramener la tradition des guerres médiques, aient affecté la forme d'un récit arrêté une fois pour toutes, et toujours répété de la même manière? Est-ce ainsi que se présentaient même les légendes qu'Hérodote entendit à Memphis ou à Babylone? L'historien, après nous avoir exposé les résultats de son enquête personnelle sur l'Égypte, dit en propres termes : « Je rapporterai maintenant des traditions égyptiennes, d'après ce que j'ai entendu dire; j'y ajouterai toutefois quelque chose de ce que j'ai observé moi-même¹ ». Il ne dit pas, comme on traduit d'ordinaire : « Je rapporterai les traditions égyptiennes », comme s'il y avait dans le texte *τοὺς αἰγυπτίους λόγους*. Cette dernière tournure pourrait désigner, à la rigueur, une tradition fixe, conservée dans une sorte de moule, quelque chose comme le boniment, toujours

1. HÉRODOTE, II, 99.

identique à lui-même, d'un *cicerone* officieux. Mais le mot d'Hérodote est beaucoup plus vague, et rien ne nous autorise à penser que tous les développements qui suivent cette déclaration aient eu ce caractère. Il est vrai que l'historien dit un peu plus loin : « Jusqu'à ce point du récit, les Égyptiens et les prêtres m'ont dit que... »¹. Mais ce λόγος (ές μὲν τοσοῦτο τοῦ λόγου) n'est pas la tradition égyptienne elle-même, c'est le compte rendu qu'en donne Hérodote, et il faut traduire, ce me semble : « Jusqu'à ce point de mon récit, je rapporte ce que m'ont dit les Égyptiens et les prêtres ». De même, quand Hérodote, au chap. 161 du liv. II, parle des récits libyens (ἐν τοῖς λιθυκοῖς λόγοις ἀπηγήσομαι), c'est de son propre livre qu'il parle, et non d'une tradition orale, nettement définie, qui ait eu par elle-même une existence réelle.

N'allons pas cependant trop loin dans ce sens : il est évident, d'après cette partie même de l'ouvrage d'Hérodote, que les récits relatifs à la fondation de Cyrène² étaient bien distincts les uns des autres, suivant qu'on les puisait à la source de Théra³, de Lacédémone⁴, ou de la ville même de Cyrène⁵, et on peut admettre surtout que les contes et les légendes historiques de l'Égypte, ainsi que les vieilles traditions de l'Assyrie, avaient pris, dans le souvenir des prêtres, une forme en quelque sorte hiératique. Mais est-ce une raison pour que tel fût aussi le caractère d'une tradition grecque, relative à des événements beaucoup plus récents, comme les guerres médiques ? Nous voyons sans doute que le même terme, λόγος, s'applique chez Hérodote à ces légendes antiques et aux récits de cette guerre : à propos de l'attitude d'Argos, par exemple, l'historien rapporte trois versions (λόγοι), qu'il énumère l'une après l'autre, comme les versions relatives à la fondation de Cyrène⁶. Mais le mot λόγος a plusieurs autres sens encore ; c'est un nom qui convient à des choses très différentes. Quelle vraisemblance y a-t-il à assimiler le récit de Marathon ou celui de Platées à la légende de Min ou de Sésostris ? M. Nitzsch invoque ici un fait intéressant, bien mis en lumière par M. Erdmannsdörffer⁷, mais qui n'a pas, selon nous,

1. HÉRODOTE, II, 142.

2. In., IV, du chap. 143 à la fin du livre.

3. Les chap. 146-153 représentent la tradition de Théra.

4. Id., *ibid.*, ch. 145-150.

5. Id., *ibid.*, ch. 154-156.

6. Id., *ibid.*, 148-152.

7. ERDMANNSDÖRFFER (B.), *Das Zeitalter der Novelle in Hellas*, Berlin, 1870 (extrait des *Preussische Jahrbücher*, t. XXV).

toute la portée qu'on lui prête : beaucoup de traditions anciennes, grecques et barbares, ont été colportées au VI^e siècle sur toutes les côtes de la Méditerranée ; quoique de provenances diverses, elles ont perdu peu à peu, à force de passer de main en main, leur marque primitive, et sont devenues, dans le commerce intellectuel qui rapprochait alors l'Orient de l'Occident, une sorte de monnaie courante, destinée à défrayer les conversations d'une société qui avait perdu le goût de la grande épopée, et qui n'avait pas encore celui de la vérité historique et de la raison. Nul doute que nous ne devions à cette source beaucoup des anedoctes et des nouvelles que contient le livre d'Hérodote : c'est bien dans ce fonds commun de traditions tantôt amusantes, tantôt sérieuses, que l'historien a puisé notamment les légendes de Gygès, de Crésus et de Solon. Nous admettons sans peine aussi que l'antique rivalité de l'Europe et de l'Asie, depuis Médée et la guerre de Troie, ait été l'objet de traditions analogues chez les Perses et chez les Phéniciens en même temps que chez les Grecs. Peut-être même les événements de la guerre médique, eux aussi, ont-ils été compris dans ce mouvement des esprits qui tendait à réduire l'histoire en anecdotes. C'est là un caractère incontestable du récit chez Hérodote. Mais faut-il croire pour cela que toutes ces traditions populaires et poétiques, dans cet âge de la *nouvelle*, aient revêtu cette forme définitive dont on parle, et qui se serait imposée au conteur et à l'historien ? Voilà ce qu'aucune analogie ne nous paraît établir, et ce que ne permet guère de croire la lecture du livre d'Hérodote, si original de composition et de style.

M. Nitzsch a recours, pour appuyer son système, à des arguments plus précis : il croit pouvoir démontrer, par des textes formels, l'existence à Sparte de récits traditionnels, fidèlement conservés par la mémoire des hommes. Cette sorte de littérature orale, rédigée aussitôt après les guerres médiques, et pieusement respectée depuis, se serait offerte sous cette forme à Hérodote, qui nous l'aurait transmise.

Deux textes sont ici mentionnés, à titre de preuves. Le premier est un passage du *Premier Hippias* de Platon : le dialogue roule en cet endroit sur les succès obtenus par le sophiste à Lacédémone ; ses leçons ordinaires, d'un caractère scientifique, ne lui avaient valu que peu d'applaudissements ; mais il avait eu un plein succès lorsqu'il s'était mis à débiter des discours περὶ τῶν γενῶν, τῶν τε ἡρώων καὶ τῶν ἀνθρώπων καὶ τῶν χατοιχίσεων, ὡς τὸ ἀργχῖον ἐκτίσθησαν αἱ πόλεις, καὶ συλλήθησαν πάσης

$\tau\eta\zeta \alpha\rho\chiαιολογίας$ ¹. Les généalogies de familles, la vie des héros et des hommes de l'ancien temps, les fondations de villes, l'*archéologie* enfin, quel rapport tout cela a-t-il avec l'histoire de Sparte pendant les guerres médiques ? Ces sujets que traite le sophiste à Sparte ressemblent beaucoup (c'est là un fait curieux) à la matière ordinaire des logographes. On peut encore voir dans ce texte une preuve de la mémoire que les hommes de ce temps pouvaient acquérir, puisque le sophiste se vante à Socrate de pouvoir réciter une liste de cinquante noms après l'avoir entendue une seule fois. Mais ces listes n'ont rien de commun avec les guerres médiques, elles ne peuvent être la matière de ces $\lambdaόγοι$ qu'Hérodote est censé avoir trouvés à Sparte, car lui-même ne nous en a conservé aucune.

L'autre texte est tiré de l'écrit de Xénophon sur la *République des Lacédémoniens* : « Lycurgue a voulu que l'instruction des jeunes gens fût due presque tout entière à l'expérience des vieillards; car c'est un usage traditionnel dans les φιλέται de rappeler les belles actions accomplies dans la ville (δ τι ἀν καλῶς τις ἐν τῇ πόλει ποιήσῃ)² ». On ne saurait contester que ce texte ne prouve l'existence de récits oraux destinés à entretenir la jeunesse dans l'admiration des nobles exploits des ancêtres, et certes, au nombre des ancêtres, on doit compter les vaillants compagnons de Léonidas et en général les héros des guerres médiques. Mais par contre, rien ne prouve que ces exploits racontés aux jeunes gens fussent des traditions toujours semblables à elles-mêmes, invariables, et définitivement traduites sous une forme immuable. Nous comprenons au contraire ces propos de table comme des récits d'aventures sans cesse renouvelés, selon la curiosité et l'imagination du conteur, selon le goût de l'auditeur aussi, et selon les circonstances. Hérodote parle quelque part des mots nombreux que l'on prête au Spartiate Diénécès³, et il rapporte au sujet des Thermopyles plusieurs anecdotes toutes spartiates⁴. Voilà bien la matière de ces conversations édifiantes des φιλέται, matière essentiellement flexible, susceptible de développements et d'additions presque à l'infini. Nous ne voyons là rien qui rappelle l'idée que se fait M. Nitzsch de la tradition des guerres médiques à Sparte.

1. PLATON, *Premier Hippias*, p. 285.

2. XÉNOPHON, *République des Lacédémoniens*, 5, § 5.

3. HÉRODOTE, VII, 226.

4. Id., *ibid.*, 229-232.

En résumé, le premier témoignage invoqué par l'auteur de cette hypothèse prouve bien que les Spartiates ont eu le goût des longs récits, déclamés par un sophiste avec une mémoire prodigieuse, mais non pas que cet effort de mémoire se soit appliqué le moins du monde aux événements de l'histoire moderne; et, d'autre part, le second témoignage prouve qu'on a dû beaucoup parler à Sparte des exploits des Thermopyles et de Platées, mais non pas qu'on en ait parlé dans de longs discours comme ceux que faisaient les sophistes.

Il ne reste donc d'autre ressource à M. Nitzsch, pour démontrer l'existence des λόγοι tels qu'il les conçoit, que de les tirer du texte d'Hérodote. Mais désormais toute base solide manque à son argumentation : car c'est l'existence des λόγοι, sûrement démontrée, qui seule pourrait faire accepter quelques-unes des observations de l'auteur sur le texte de l'historien. Admettons toutefois que réellement, en dehors d'Hérodote, la tradition ait pris cette forme arrêtée, invariable que veut M. Nitzsch. Nous disons, et nous prouvons, qu'Hérodote n'a pas reproduit cette tradition.

A Athènes, par exemple, M. Nitzsch croit à l'existence de λόγοι propres à deux familles, celle des Philaïdes (ou de Miltiade) et celle des Alcméonides (ou de Périclès), et il prétend reconnaître, au VI^e livre, l'usage qu'a fait Hérodote de cette double tradition. Selon lui, les détails relatifs à Miltiade avant son retour à Athènes, et tout le récit de Marathon jusqu'au chap. 115, proviendraient d'une source *philaïde*, ou plutôt (car il faut aller jusque-là dans la théorie de M. Nitzsch) tous ces chapitres reproduiraient un récit traditionnel des Philaïdes; la preuve, c'est l'accusation que contient le chap. 115 contre les Alcméonides, accusation citée en cet endroit par Hérodote sans la moindre objection. A partir du chapitre 123, au contraire, apparaîtrait une source *alcméonide*, qui serait la réponse aux attaques des Philaïdes. Ainsi raisonne M. Nitzsch¹. Mais, d'abord, si Hérodote attend, pour réfuter l'accusation dirigée contre les Alcméonides, la fin de son récit de la bataille de Marathon, c'est, pourrait-on dire, par une raison d'art et de composition, afin de ne pas interrompre un développement qui se tient, par des détails rétrospectifs destinés à prouver le patriotisme des Alcméonides et leur haine des tyrans. Mais surtout nous pouvons affirmer qu'Hérodote n'a

1. Nitzsch, *op. cit.*, p. 243.

pas recueilli sur Miltiade une tradition complète et suivie, comme le croit M. Nitzsch. Si une telle tradition avait existé, ou si seulement elle avait été connue d'Hérodote, l'historien nous aurait fourni sur l'histoire de Miltiade, depuis son établissement en Chersonnèse jusqu'à sa victoire de Marathon, un exposé continu, où la suite des faits se fût présentée, non pas peut-être dans un ordre rigoureusement chronologique, mais de manière à faire du moins pressentir, dès le début de sa carrière, le rôle illustre du futur vainqueur des Perses. Or ce n'est pas ce qui arrive. Qu'on lise les chapitres 34 à 41 du livre VI, où Hérodote, ayant à mentionner la fuite de Miltiade en 493 devant la flotte phénicienne (après la prise de Milet et l'écrasement de la révolte ionienne), résume l'histoire antérieure de ce personnage : de la vie de Miltiade durant cette longue période, il ne sait que fort peu de chose, et même ces données incomplètes paraissent si peu empruntées à une source propre à la famille du héros qu'elles ne mentionnent aucun de ses exploits, ni son attitude énergique sur les bords du Danube lorsqu'il s'était agi de couper toute retraite à l'armée de Darius, ni plus tard sa conquête de Lemnos; l'historien ne trouve moyen de citer en cet endroit que deux faits peu glorieux : la fuite de Miltiade devant les Scythes, et son expulsion de la Chersonnèse en 493. C'est dans une tout autre partie du récit qu'Hérodote parle du rôle de Miltiade dans la délibération des tyrans ioniens au bord du Danube, et quant à la prise de Lemnos, elle forme un épisode à part, puisé certainement à une source athénienne, mais non pas spécialement propre aux Philaïdes.

Pour l'histoire de Thémistocle, M. Nitzsch la considère aussi comme dérivée de sources peu favorables au véritable fondateur de la démocratie ; il estime que la nature de ces sources explique le silence d'Hérodote sur les services rendus par Thémistocle, avant l'année 480, dans l'organisation intérieure de la cité ; ainsi s'expliquerait aussi l'absence de renseignements sur les changements qui, après Salamine, amenèrent au pouvoir les adversaires de Thémistocle, Aristide et Xanthippe. Mais quoi ? Même s'il en était ainsi, faudrait-il croire que ces sources fussent des λόγοι, au sens qu'entend M. Nitzsch ? Une tendance défavorable à Thémistocle ne devait-elle pas dominer toutes les traditions, quelles qu'elles fussent, répandues dans une ville d'où Thémistocle avait été dans la suite exilé ? En outre, Hérodote, préoccupé avant tout des grands événements de la guerre, n'a pas eu la pré-

tention de raconter l'histoire des partis athéniens et de suivre toute la marche des révolutions politiques : ne serait-ce pas là plutôt la cause des lacunes qu'on signale dans la carrière de Thémistocle ?

Répondons enfin brièvement, et sans entrer dans tous les détails, à la partie de l'argumentation de M. Nitzsch qui se rapporte aux λόγοι spartiates. Ces λόγοι se rencontrent, suivant M. Nitzsch, dans le récit des Thermopyles, de Platées et de Mycale ; mais, tandis que pour les Thermopyles et pour Mycale ils n'offrent aucun mélange de traditions athénienes, le λόγος spartiate ne vient dans le récit de Platées qu'après un λόγος athénien : la transition se fait exactement au chap. 61 du liv. IX. A l'appui de cette thèse, un des arguments les plus séduisants consiste à signaler, au début de chacune de ces traditions spartiates, l'énumération des ancêtres royaux de Léonidas, de Léotychide et de Pausanias. Mais de ce fait même nous tirons une conclusion assez différente : admettons que la chose soit vraie pour les Thermopyles et pour Mycale ; elle ne peut plus l'être pour Platées, puisque, dans l'hypothèse de M. Nitzsch, Hérodote aurait emprunté seulement à la tradition spartiate la fin de son récit : tout le début des opérations, les préliminaires de la bataille dériveraient d'une source athénienne, et le λόγος officiel de Sparte apparaîtrait seulement au moment de l'engagement décisif. Mais à ce moment la tradition spartiate devait avoir depuis longtemps introduit et présenté Pausanias avec tout le cortège de ses ancêtres ; c'est donc bien Hérodote ici, et non le λόγος, qui a placé à dessein cette généalogie royale, et cela pour faire mieux ressortir le moment capital de la bataille. Il faut donc en revenir à cette idée, que l'historien a pu trouver dans des sources officielles quelques éléments de son exposé historique, mais que cet exposé lui appartient réellement en propre, non pas seulement, comme le soutient M. Nitzsch, par le choix et l'ordre des λόγοι, mais aussi par la composition même de ces traditions et surtout par l'esprit qui les anime toutes.

Or c'est là précisément ce que nie M. Nitzsch : suivant lui, la critique d'Hérodote se borne à choisir habilement, prudemment les traditions, et cette tâche, il s'en acquitte à merveille, quoique, à cet égard même, M. Nitzsch suppose chez Hérodote de singulières préoccupations¹ ;

1. Le récit de Mycale, par exemple, semble à M. Nitzsch (*op. cit.*, 268) emprunté à une tradition spartiate qui avait, aussitôt après la bataille, glorifié le roi Léotychide. Soit ! Mais quelle est la raison de ce choix ? Est-ce que ce récit présentait

mais une fois ce devoir accompli, adieu sa personnalité d'historien! adieu sa vivacité de conteur, son originalité d'écrivain! C'est mot à mot que notre auteur, devenu tout à coup d'une docilité enfantine, reproduit le texte anonyme du λόγος avec un respect scrupuleux! Il pousse la superstition jusqu'à admettre, sur la foi de la tradition, des expressions mêmes qu'il n'entend pas, qu'il devrait considérer comme absurdes, et qui s'éclairent seulement à la lumière de la théorie ingénueuse de M. Nitzsch! Mais il nous faudrait des raisons bien fortes pour faire à un critique moderne des concessions qui compromettent à ce point la personnalité d'Hérodote, et aussi sa bonne foi. Car, en même temps que M. Nitzsch supprime chez notre auteur, dans la reproduction d'une tradition historique, toute initiative de composition et de style, il suppose chez lui un autre défaut : du moment où Hérodote mentionne quelquefois expressément, dans son histoire des guerres médiques, certaines traditions locales qu'il admet ou rejette, avons-nous le droit de soupçonner que dans d'autres passages le même historien dissimule ses sources, au point de transcrire, sans le dire, des λόγοι exactement semblables à ceux qu'il lui arrive parfois de citer? Heureusement, ces conclusions fâcheuses ne s'imposent nullement à notre esprit, puisque, comme nous l'avons démontré, l'existence des prétdées traditions orales de M. Nitzsch, traditions conservées par la mémoire, mais rédigées sous une forme définitive et en quelque sorte littéraire, n'est ni vraisemblable *a priori*, ni justifiée *a posteriori* par aucune analogie ni par aucun texte.

en lui-même les meilleures garanties d'authenticité ? Non; M. Nitzsch pense qu'Hérodote, en choisissant cette tradition, ménageait le roi Archidamos, le petit fils de Léotychide, et se mettait en même temps à couvert du reproche de partialité en faveur d'Athènes. Cette singulière hypothèse, si peu vraisemblable en elle-même, repose sur cette autre opinion, également contestable, que cette partie de l'histoire d'Hérodote a été rédigée pendant la guerre du Péloponnèse.

CHAPITRE III

DU CARACTÈRE GÉNÉRAL DE LA TRADITION ORALE DES GUERRES MÉDIQUES, D'APRÈS MM. WECKLEIN ET DELBRÜCK

Malgré les objections fondamentales que soulève la théorie de M. Nitzsch, elle n'a pas cessé de trouver des adeptes. Un des plus récents auteurs qui aient disserté sur la méthode historique d'Hérodote, M. R. Adam¹, se rattache directement à M. Nitzsch, puisqu'il admet pour l'histoire des guerres médiques chez Hérodote des sources purement orales², dont il essaie de retrouver la trace dans le récit des batailles de Salamine et de Platées. Le même savant, il est vrai, se sépare de son prédécesseur sur la question de savoir quel usage Hérodote a fait de ces traditions : tandis que M. Nitzsch fait honneur à l'historien d'un choix judicieux, qui ressemble assez à de la critique, M. R. Adam estime qu'Hérodote n'a eu à aucun degré la préoccupation du vrai, et qu'il a voulu seulement consigner dans son livre les faits les plus curieux et les plus propres à intéresser le lecteur³. Mais, à cela près, les deux auteurs considèrent le récit d'Hérodote comme composé de pièces d'origines diverses, mal ajustées les unes aux autres, et encore aujourd'hui reconnaissables. Nous avons vu à combien de difficultés se heurte cette théorie de M. Nitzsch : l'existence de ces traditions

1. ADAM (R.), *De Herodoti ratione historica questiones selectæ, sive De pugna Salaminia atque Platæensi, dissert. inaugur.*, Berolini, 1890.

2. Id., *ibid.*, p. 3.

3. Id., *ibid.*, p. 2.

fût-elle prouvée, il nous semblerait impossible de les retrouver encore chez un conteur comme Hérodote.

Telle paraît avoir été aussi l'opinion de M. N. Wecklein¹, malgré l'approbation sans réserve qu'il accorde au travail de son devancier : du moins renonce-t-il à dégager du récit d'Hérodote ces prétendus éléments, pour s'attacher à caractériser dans son ensemble la tradition des guerres médiques. En d'autres termes, il revient à la conception générale de Niebuhr, mais en la précisant, en l'appuyant de considérations nouvelles. La conclusion de cette étude est que la tradition rapportée par Hérodote repose sur des récits oraux dont l'autorité est des plus suspectes. Partant de là, comme d'une vérité démontrée, un autre savant, M. H. Delbrück, a entrepris de prouver l'inconsistance de cette tradition au point de vue militaire, et en a rejeté presque toutes les données, y compris celles qui passaient jusqu'ici pour le plus authentiques².

Ces deux ouvrages contiennent un assez grand nombre de remarques utiles, dont nous ferons à l'occasion notre profit dans l'analyse critique du récit d'Hérodote. Mais ils reposent l'un et l'autre sur des principes contestables, qu'il nous paraît nécessaire de signaler.

M. Wecklein présente son raisonnement sous une forme, pour ainsi dire, enveloppée, avec une discrétion, une mesure et une habileté qui déconcertent d'abord la critique. Peu d'affirmations absolues ; aucun esprit de système ; des conclusions précises, mais appliquées seulement à un petit nombre de faits : telle est la première impression que laisse ce travail, qui séduit en même temps par la variété des exemples et par une composition hardiment synthétique. Mais, sous ces apparences modestes, l'écrit de M. Wecklein aurait une portée considérable, si l'on devait en accepter le point de départ et toutes les conséquences.

En effet, dès les premières pages, et avant de caractériser d'après Hérodote la tradition orale des guerres médiques, l'auteur appelle notre attention sur deux points : la tendance générale de l'esprit grec à se nourrir de fables, de mensonges, et la tendance particulière d'Hérodote à chercher dans l'histoire des leçons de morale. Voilà résolues en quelques mots des questions singulièrement délicates ! Et n'est-il pas dangereux de jeter d'abord dans l'esprit du lecteur, sans démons-

1. WECKLEIN (N.), *Ueber die Tradition der Perserkriege*, Munich, 1876.

2. DELBRÜCK (H.), *Die Perserkriege und die Burgunderkriege*, Berlin, 1887.

tration suffisante, des idées aussi générales? Pour soutenir que l'opinion publique en Grèce, au v^e siècle, n'a pas eu le moindre respect de la vérité, quels témoignages invoque-t-on? La liberté effrénée des poètes comiques? Mais il s'agit là d'un genre où se déploie une véritable débauche d'esprit, une sorte de fureur bacchique, qui justifie les plus étranges écarts de l'imagination. Dira-t-on que la foule, à l'agora et dans les tribunaux, faisait peu de cas du vrai parce qu'elle permettait aux orateurs de se lancer les uns aux autres les pires calomnies? Mais nous ne connaissons cette coutume que pour une époque postérieure; et de telles pratiques, fussent-elles plus anciennes, appartiennent plus ou moins à tous les peuples qui ont connu la liberté de la parole. Les jurés d'Athènes étaient plus exposés que d'autres, vu leur nombre, à se laisser tromper par des artifices d'avocats, et le succès même de ces artifices ne prouverait pas l'indifférence des Grecs à l'égard de la vérité. Comment enfin juger de l'état d'esprit d'un peuple ancien mieux que par les actes de ses grands hommes et les œuvres de ses écrivains? Or on ne peut guère soutenir que le goût du vrai et du réel ait fait défaut à des hommes comme Périclès et Thucydide! A vrai dire, quand on parle de l'imagination inventive des Grecs dans le domaine de l'histoire, on pense soit aux vieilles épopées héroïques, qui furent longtemps la seule histoire primitive de la Grèce, soit à la littérature historique qui s'est développée surtout à partir du iv^e siècle sous l'influence des rhéteurs, et qui a trouvé dans les aventures extraordinaires d'Alexandre une matière inépuisable de mensonges. Les guerres médiques, elles aussi, ont fourni à la rhétorique une foule de lieux communs, dont nous possédons encore de curieux spécimens. C'est à cette source que Plutarque a puisé bon nombre d'anecdotes douteuses; c'est à ces historiens de la décadence, dont la célébrité éclipsa même pour un temps celle d'Hérodote, que le poète romain a fait allusion dans son fameux hémi-stic : *Quidquid Gracia mendax Audet in historia!* Mais il ne faut pas se faire de cette boutade satirique une arme contre Hérodote; il ne faut pas juger les Grecs du v^e siècle d'après le *Græculus esuriens* de Juvénal!

C'est aussi exprimer sur le compte de notre historien un jugement incomplet, que de signaler seulement chez lui des préoccupations morales : il faudrait encore se demander si le plus souvent son récit ne dérive pas d'une information impartiale, et si le simple désir de savoir n'a pas ordinairement dominé tout le reste. Il ne suffit pas de

relever ça et là une réflexion morale; il faudrait rechercher dans quelle mesure l'attrait de cette réflexion a déterminé le choix de l'auteur entre plusieurs versions différentes. A cet égard, l'exemple cité par M. Wecklein n'est pas concluant¹: la tradition des habitants de Paros sur les négociations de Miltiade avec une prêtresse de Déméter² présente autant et plus de garanties d'authenticité que la version rapportée par Ephore³, et imaginée peut-être par cet historien pour expliquer le départ précipité de Miltiade. Comment douter d'ailleurs que les faits historiques eux-mêmes ne portent parfois avec eux leur enseignement moral? Hérodote a, le plus souvent qu'il a pu, dégagé cette leçon de l'histoire. Mais, de l'aveu même de M. Wecklein, c'est dans les discours que se révèle surtout le moraliste; c'est là aussi que percent le mieux les imitations d'Eschyle, les réminiscences poétiques⁴. Avouons donc sans peine que les discours chez Hérodote n'ont pas la même valeur historique que chez Thucydide; mais, dans ces discours mêmes, ne nions pas qu'on ne puisse trouver des faits historiques, et gardons-nous d'appliquer à tout le cours du récit le jugement qui convient seulement à certaines parties déterminées de l'ouvrage.

Aussi bien ces considérations générales de M. Wecklein ne servent-elles que d'introduction à l'étude des influences qui ont modifié, dans la tradition populaire, la physionomie propre des guerres médiques. Ces influences peuvent se résumer ainsi: 1^o dans l'enthousiasme de la victoire, les Grecs attribuèrent aux dieux une bonne part du succès, et se plurent à reconnaître l'action de la puissance divine, soit dans les heureuses inspirations des Grecs, soit dans la conduite aveugle et insensée des barbares; 2^o pour léguer à leurs descendants le souvenir le plus glorieux possible de cette guerre, ils s'efforcèrent de rehausser encore l'éclat de leur victoire, et d'effacer tout ce qui aurait pu faire tache dans le tableau; 3^o moins préoccupés d'exposer la suite des faits que de recueillir les détails les plus curieux et les plus piquants, ils composèrent un récit où dominaient les anecdotes et les fables; 4^o dès le temps même de la guerre, et pendant de longues années encore, la tradition s'altéra sous l'influence des divisions intes-

1. WECKLEIN, *op. cit.*, p. 7-9.

2. HÉRODOTE, VI, 134-136.

3. EPHORE, fr. 407 (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 263).

4. Voir la liste, que nous avons donnée ci-dessus, de ces imitations, p. 125, n. 2.

tines qui se produisirent en Grèce, et de l'hostilité qu'encourut tel ou tel personnage dans sa ville, telle ou telle ville dans ses rapports avec Athènes ou avec Sparte.

Il est hors de doute que chacune de ces observations convient d'une manière générale à toute espèce de tradition populaire, et, en particulier, à la tradition des guerres médiques. Si de tout temps les vainqueurs ont embellî leurs exploits pour accroître leur mérite, et s'il est toujours vrai que le peuple conserve, des grands événements dont il est le témoin, un souvenir confus d'où se détachent des anecdotes et de petits détails, plutôt qu'une image complète de l'ensemble, nulle part les rivalités politiques, les haines de personnes et d'États, n'ont agi plus fortement qu'en Grèce, au v^e siècle, sur une tradition populaire, et jamais non plus il ne s'est rencontré une époque plus favorable à une conception religieuse et morale des faits historiques.

Mais examinons un à un ces caractères de la tradition, en commençant par ceux qui sont le plus manifestement communs à tous les temps et à tous les pays. Tout vainqueur dissimule ses fautes et exalte sa valeur. Les Grecs ont dû faire comme les autres, voilà une vérité incontestable. Mais est-ce bien ainsi qu'Hérodote raconte les guerres médiques? Et ne convient-il pas toujours de distinguer la tradition populaire, telle qu'elle a dû se répandre de bonne heure en Grèce, et le récit que nous a laissé l'historien? M. Wecklein reconnaît que l'histoire des guerres médiques dans Hérodote n'a pas l'apparence d'un panégyrique, et qu'on y trouve l'aveu de bien des faiblesses: résistance de plusieurs villes au mouvement patriotique des principaux États, hésitation des plus braves devant le danger, trahison même de quelques-uns. Un auteur qui ne craint pas de montrer ainsi le revers de la médaille, ne donne-t-il pas par là même une excellente preuve de son impartialité? — Non, dit M. Wecklein; car c'est là seulement l'effet d'une influence qui a dominé l'esprit d'Hérodote, l'influence d'Athènes. — Certes, il est vrai que les villes les plus malmenées par Hérodote sont bien celles qui ont dans la suite résisté le plus à la domination athénienne; mais la question est de savoir si Athènes a vraiment calomnié ces villes, parce qu'elles étaient ses ennemis, ou bien si elles ne sont pas restées en dehors de la confédération athénienne précisément par les mêmes raisons qui déjà les avaient fait se séparer d'Athènes et de Sparte pendant l'invasion médique. Aussi bien la sévérité d'Hérodote à l'égard de plusieurs États ne se marque-

t-elle pas seulement dans des récits où domine l'inspiration athénienne : telle faute commise par les Phocidiens, par exemple, est naïvement exposée dans un récit qu'Hérodote paraît avoir puisé surtout à des sources spartiates¹. La vérité est que la guerre médique ne se présente pas dans son ouvrage comme le tableau idéal d'une aventure de tout point héroïque. Loin de songer, comme plus tard Isocrate, à arranger l'histoire pour la plus grande gloire de tous les États grecs, Hérodote rapporte simplement ce qu'il croit être la vérité, au risque de révéler des faits peu honorables pour tel ou tel de ses compatriotes.

Dans l'histoire même d'Athènes, trouvons-nous chez notre auteur la trace de ces omissions voulues ou de ces altérations de la vérité par lesquelles une tradition intéressée dissimule ses fautes ? M. Wecklein parle, d'après Plutarque², de la conspiration tramée sur le champ de bataille de Platées par de jeunes Athéniens, partisans de l'aristocratie, et il cite ce fait comme un exemple des dissensions intestines que cherchait à cacher la tradition athénienne. Mais l'authenticité de l'anecdote rapportée par Plutarque est des plus douteuses : elle s'accorde trop bien, pour n'être pas suspecte, au rôle de conciliateur habile et vertueux, de sage politique, que semble avoir attribué à Aristide toute une école d'historiens moralistes. Du reste un événement comme celui-là, un complot ourdi sur le champ de bataille, est de ces trahisons qu'une tradition populaire retient le mieux, et qu'elle agrave plutôt que de les passer sous silence : la victoire d'Athènes dans les guerres médiques avait été une victoire avant tout démocratique ; la tradition athénienne n'avait aucune tendance à dissimuler les fautes d'un parti vaincu. Ailleurs, suivant M. Wecklein, les Athéniens ont voulu faire croire à une défense héroïque de l'Acropole³, tandis qu'en réalité, d'après Ctésias, les prêtres et les citoyens demeurés dans l'enceinte sacrée ne virent pas plus tôt leur palissade enfoncee et brûlée, qu'ils s'enfuirent par un escalier dérobé ! Entre ces deux versions, pourquoi préférer celle de Ctésias, sinon parce qu'elle offre une explication moins noble et moins belle des faits ? Mais, en bonne critique, si le dévouement des vieillards d'Athènes s'explique assez par la force du sentiment religieux et l'obstination d'un patriotisme aveugle, pourquoi leur attribuer plutôt une lâcheté ?

1. HÉRODOTE, VII, 217-218.

2. PLUTARQUE, *Aristide*, 43.

3. HÉRODOTE, VIII, 51 et suiv.

C'est surtout la victoire de Marathon que M. Wecklein considère comme un exploit surfaît dans Hérodote : s'inspirant de la critique de Théopompe¹, il se range à l'avis de ceux qui, selon Plutarque, voyaient dans cette bataille une attaque de l'armée athénienne contre l'arrière-garde des Perses, déjà en grande partie rembarqués². Mais nous avons dit plus haut que la critique de Théopompe s'adressait à Ephore, non à Hérodote ; et, d'une façon générale, nous savons que la bataille de Marathon donna lieu de bonne heure à une foule de traditions suspectes, qu'Hérodote lui-même n'a pas accueillies. Nous trouvons la trace de ces récits fabuleux, soit dans la description des tableaux du Pœcile chez Pausanias³, soit dans les allusions du même voyageur à certains détails de la bataille⁴, soit enfin dans les *Vies* de Plutarque⁵. Il ne faut donc pas condamner le récit d'Hérodote sous prétexte que les anciens eux-mêmes ont signalé l'excès des louanges que se donnaient les Athéniens⁶. C'est ce récit seul qu'il faut examiner, sans le confondre avec des traditions accessoires. Or, sans entrer ici dans une discussion qui trouvera sa place ailleurs, ne peut-on pas dire que M. Wecklein, avec la prétention de rendre aux faits leur physionomie véritable, substitue à un récit qu'il trouve trop glorieux l'hypothèse d'une bataille moins importante peut-être, mais à certains égards plus héroïque encore ? L'ingénieux auteur suppose,

1. Cf. ci-dessus, p. 96.

2. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 27, § 3.

3. PAUSANIAS, I, 15. Le héros Echétlos figurait avec Callimaque et Miltiade parmi les combattants. On racontait, dit ailleurs PAUSANIAS (I, 32, § 5), que pendant la bataille un homme était apparu, qui avait l'aspect et le costume d'un paysan ; armé de sa charrue, cet homme avait tué une quantité de barbares ; mais, après l'action, personne ne l'avait plus revu. Les Athéniens interrogèrent l'oracle, et le dieu se contenta de leur répondre d'avoir à honorer le héros Echétlaeos, c'est-à-dire l'homme à la charrue. La présence du héros Marathon, de Thésée, d'Athéna et d'Héraclès dans le même tableau nous révèle l'esprit qui avait inspiré le peintre, et la conception religieuse qui s'était emparée de bonne heure de cet événement historique. Sur le Pœcile, en général, voir C. WACHSMUTH, *Die Stadt Athen im Alterthum*, t. II, Leipzig, 1890, p. 445 et suiv., et sur les peintures de ce portique, un article récent de M. C. Robert, dans *Hermès*, t. XXV (1890), p. 412 et suiv.

4. Il est difficile de dire à quelle époque remontent les légendes que signale PAUSANIAS (I, 32) : quelques-unes peut-être avaient une origine fort ancienne.

5. PLUTARQUE, *Aristide*, *Thémistocle*, *Cimon*. On racontait même que plusieurs combattants de Marathon avaient vu en armes l'image de Thésée marchant à leur tête contre les barbares (PLUTARQUE, *Thésée*, 35).

6. Aristophane invente un mot, ἐγγλωττοτυπεῖν, pour se moquer de ces forfanteries athéniennes. Le charcutier dit au *Démos* : Σὲ γὰρ ὅς Μήδοισι διεξεφίσω περὶ τῆς χώρας Μαραθῶνι, καὶ νικήσας ἡμῖν μεγάλως ἐγγλωττοτυπεῖν παρέδωκας.... (*Cavaliers*, v. 781-782.)

en effet, un engagement livré au bord de la mer seulement, contre les Perses qui n'avaient point encore rejoint leurs navires; mais, pour concilier certaines données d'Hérodote, de Cornelius Nepos et de Plutarque, il veut que cet engagement ait eu lieu le jour même où les troupes athénienes étaient sorties d'Athènes, c'est-à-dire avec une promptitude extraordinaire. Or c'est là supprimer un trait qui nous semble chez Hérodote des plus caractéristiques, nous voulons dire la lenteur des opérations de l'armée athénienne. Il eût été beaucoup plus beau de raconter que Miltiade avait pris énergiquement l'offensive dès le premier jour de son arrivée en face du barbare, et pourtant la tradition a gardé le souvenir d'une temporisation, d'une hésitation de plusieurs jours. Négliger ce trait essentiel du récit, c'est imaginer des hypothèses sans fondement, au nom de principes préconçus.

Il ne nous paraît donc pas évident qu'Hérodote ait donné de la bataille de Marathon un récit qui altère la vérité, et sur ce point les conclusions de M. Wecklein sont excessives. Presque partout, les observations du même savant se heurtent à des objections du même genre, quand il s'agit d'en faire l'application à des faits précis.

Comment méconnaître, par exemple, le caractère anecdotique et légendaire de la tradition, quand on rencontre à chaque pas dans Hérodote des historiettes amusantes, visiblement arrangées par l'imagination inconsciente du peuple pour rendre compte d'une impression, d'une situation? Un spécimen curieux de ces anecdotes significatives nous est fourni par le récit qui nous montre Xerxès en fuite, assailli par une tempête : comme le vaisseau allait sombrer, les nobles perses qui accompagnaient le roi durent se jeter à la mer, non sans avoir eu soin d'abord de se prosterner devant lui en signe d'adoration (*προσκυνέοντας*)¹. Ce trait seul suffirait à trahir l'origine de l'anecdote, quand même Hérodote n'aurait pas fait valoir contre cette version plusieurs arguments décisifs. Nous ne contestons pas que, dans d'autres cas, l'historien n'ait cité, sans exprimer les mêmes doutes, des légendes aussi suspectes, soit qu'il y ait vraiment ajouté foi, soit qu'il ait jugé inutile, dans de si petits détails, de formuler ses objections. La seconde de ces explications doit être, ce me semble, souvent adoptée; car Hérodote n'a pas ignoré que beaucoup de traditions fausses avaient cours en Grèce; et il a même finement indiqué l'origine de

1. HÉRODOTE, VIII, 118-119.

quelques-unes d'entre elles. C'est lui-même qui appelle notre attention sur les récits imaginaires dont le plongeur Scyllias de Scioné était l'objet (VIII, 8), et, quand il rapporte sur le compte de l'Athèniens Sophanès de Décélie, combattant avec une ancre à la bataille de Platées, les deux versions que l'on sait (IX, 74), il ne nous est guère permis de douter que l'historien n'ait parfaitement saisi comment l'une de ces versions était sortie de l'autre, par une sorte d'interprétation humoristique. Mais, dans la plupart des cas, personne ne peut aujourd'hui discerner si les anecdotes rapportées par Hérodote ont une origine de ce genre, ou si elles reposent sur quelque fait historique. M. Wecklein, voulant rejeter l'idée que les Eginètes se soient enrichis vraiment du butin de Platées (IX, 80), rappelle l'origine légendaire de la richesse de Callias λαρνάκη πλούτος¹; mais il n'y a aucune liaison nécessaire entre ces deux faits, et d'ailleurs, chose digne d'attention, Hérodote s'est bien gardé de rapporter l'aventure de Callias le *dadouque*, se promenant sur le champ de bataille de Marathon dans son costume sacerdotal! C'est Plutarque qui est ici en cause. A Plutarque aussi appartient la légende de la πομπὴ Λυδῶν, institution spartiate qui avait, disait-on, son origine dans un épisode de la bataille de Platées², tandis que nous y reconnaissions un reste de vieilles coutumes religieuses, une survivance de ces sacrifices humains qui s'accomplissaient primitivement sur l'autel d'Artémis Orthia. A Plutarque enfin nous devons l'anecdote piquante du chien de Xanthippe, enterré au promontoire de Κυνὸς σῆμα à Salamine³! Toutes ces légendes étaient nées peut-être dès le temps d'Hérodote; mais l'historien ne les a pas accueillies, et c'est une raison pour nous de ne pas écarter trop facilement les traditions qu'il rapporte.

Nous en dirons autant des calomnies qui ont leur source dans la rivalité des partis politiques et des États. Hérodote en a peut-être accepté quelques-unes sans le savoir : tel nous a paru être le récit relatif à l'attitude des Thébains devant les Perses, lors de l'attaque suprême des Thermopyles⁴. Quelques autres traits du même genre ont sans doute la même origine, et M. Wecklein a peut-être raison de suivre quelquefois les indications de Plutarque. Mais qu'on y

1. PLUTARQUE, *Aristide*, 5.

2. Id., *ibid.*, 17.

3. Id., *Thémistocle*, 40.

4. Cf. ci-dessus, p. 110.

prenne garde cependant : pour Corinthe et pour Argos, Hérodote signale à deux reprises les attaques injustes dont ces villes étaient l'objet; ni pour l'une ni pour l'autre, il n'adopte sans restriction la tradition athénienne. Pour expliquer la conduite d'Argos en face de Xerxès, il préfère le rapport des Argiens eux-mêmes aux deux versions différentes qui avaient cours en Grèce, et qui provenaient d'Athènes et de Sparte¹. Pour justifier le général corinthien Adeimantos, accusé d'avoir fui à Salamine, il rejette résolument la version des Athéniens, et leur oppose le témoignage de toute la Grèce². Est-il prudent dès lors de soupçonner dans le récit de Platées d'autres calomnies à l'égard de Corinthe? Et ne voit-on pas que c'est attribuer au même auteur, ici une perspicacité digne d'éloges, là un étrange aveuglement? Même pour ce qui touche Thèbes, il faut distinguer entre les différents témoignages d'Hérodote : telle tradition, il est vrai, peut paraître plus ou moins arrangée pour satisfaire une rancune politique ; mais en même temps nous avons cru découvrir que cette tradition avait été ajoutée après coup par l'historien³. D'autres traits, au contraire, comme le serment prononcé par les Grecs contre Thèbes et contre toutes les villes qui embrasseraient le parti du barbare⁴, ne donnent prise à aucune critique, à moins qu'on n'invoque le témoignage contraire d'historiens postérieurs ; mais pourquoi préférer l'autorité de Théopompe⁵ ou de Diodore de Sicile⁶ à celle d'Hérodote?

Il nous reste à parler de l'influence religieuse et morale qui semble à M. Wecklein avoir altéré gravement la tradition des guerres médiques. Il est certain que l'état des esprits en Grèce, au début du v^e siècle, se prêtait admirablement à une conception religieuse d'un événement aussi considérable que la guerre de l'indépendance nationale : la campagne de Xerxès prit, dans l'imagination pieuse des croyants de l'époque, l'apparence d'une attaque dirigée contre leur religion traditionnelle ; en se défendant eux-mêmes, les Grecs se donnaient encore le mérite de défendre leurs dieux. N'était-ce pas là une illusion? Et l'entreprise du Grand Roi n'avait-elle pas avant tout un

1. HÉRODOTE, VII, 148-152.

2. Id., VIII, 94.

3. Id., VII, 233.

4. Id., VII, 132.

5. THÉOPOMPE, fr. 167 (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 306).

6. DIODORE, XI, 3.

but politique? Nous accordons sans peine à M. Wecklein que les Grecs ont interprété dans le sens de leur foi des actes qui n'avaient point par eux-mêmes cette signification. Mais ici encore c'est Hérodote qui nous fournit les indices les plus sûrs pour trouver la vérité; c'est lui qui, en exposant les préparatifs de Darius et ceux de Xerxès, nous laisse entendre que ni l'un ni l'autre de ces deux princes ne poursuivait en Grèce une guerre religieuse; c'est lui qui nous fait toucher du doigt les causes politiques de toute cette campagne¹. Que si parfois il fait tenir à Xerxès ou à ses ministres un langage qui paraît justifier la conception des Grecs, ne serait-ce pas qu'en effet, à côté des raisons profondes qui entraînaient l'empire perse à la conquête de l'Europe, certains prétextes spécieux étaient mis en avant, et que le premier de ces prétextes consistait justement dans cet incendie de Sardes, qui devait être vengé par la ruine et l'incendie des sanctuaires athéniens?

Beaucoup plus contestable encore est l'idée de M. Wecklein au sujet du personnage que joue Mardonius dans toute la seconde guerre médique. Ce rôle de mauvais conseiller et de funeste séducteur, que lui attribue la tradition, n'aurait d'autre raison d'être que la mort même du vaincu de Platées: coïncidant avec la fin de la guerre, cette mort aurait été considérée comme le juste châtiment de toute une vie politique, et ainsi aurait pris corps, dans l'imagination des Grecs, tout un système complexe de faits qui n'auraient rien d'historique. Nous avouons que cette ingénieuse hypothèse nous semble tout à fait inutile: si les Grecs ont vu, ce que ne nie pas M. Wecklein, que les Aleuades, d'une part, et les Pisistratides, de l'autre, secondés par le devin Onomacrite, avaient travaillé à exciter le Roi contre la Grèce², pourquoi n'auraient-ils pas eu connaissance aussi des dispositions propres à tel ou tel des personnages de la cour perse? La part prise par Mardonius à la première campagne dirigée contre la Grèce était manifeste: n'était-ce pas la meilleure preuve de ses intentions belliqueuses?

Ainsi la physionomie générale de la guerre n'a pas été déformée, au moins chez Hérodote, par une conception religieuse des événements. En est-il autrement dans le détail? Assurément les Grecs ont

1. Nous reviendrons sur ce point dans la seconde partie de ce travail, en analysant le récit d'Hérodote.

2. HÉRODOTE, VII, 6.

rapporté à cette époque, comme des signes de la protection divine, plusieurs phénomènes qui s'étaient produits un peu avant ou un peu après¹; ils ont raconté des miracles qui n'ont à nos yeux aucune valeur; ils ont parlé d'oracles et de prédictions, qui n'ont pu se répandre en Grèce qu'après les faits mêmes qu'ils semblaient avoir annoncés. Hérodote a cru quelques-uns de ces oracles, il en a rejeté d'autres, et il a cité bon nombre de prodiges auxquels il n'ajoutait pas foi. Mais, quelle que soit notre opinion sur la crédulité d'Hérodote, la plupart des faits qu'il signale dans cet ordre d'idées n'ont-ils pas une valeur historique? N'est-il pas vrai que le peuple en Grèce ait cru, par exemple, que Delphes avait annoncé la prise de l'Acropole, et indiqué d'avance aux Athéniens les moyens de salut (VII, 140-141)? que Borée avait secouru les Grecs en détruisant la flotte perse (VII, 189)? N'est-il pas vrai aussi que les chefs confédérés, réunis à Salamine, aient fait chercher à Egine les antiques héros Æacides, pour s'assurer leur assistance dans la bataille (VIII, 64)? Il n'est pas douteux que, du côté des Grecs, le sentiment du danger n'ait produit d'abord un élan de ferveur religieuse, et que plus tard la reconnaissance n'ait fait attribuer aux dieux une foule de merveilles. Hérodote n'a pas raconté tout ce qu'on disait à Athènes ou ailleurs de l'action bienfaisante de ces divinités locales, qui toutes, après la victoire, durent avoir eu leur part du succès. Sans doute il a été plus loin dans ce sens que ne l'exige la rigueur de l'histoire, quand il a parlé, par exemple, des deux héros de Delphes, Phylacos et Autonoos, poursuivant les barbares qui avaient menacé le temple (VIII, 39), et d'autres prodiges analogues. Mais, en rapportant ce que les prêtres lui avaient dit, il croyait trouver dans cette tradition une part de vérité; et n'est-ce pas dépasser les droits de la critique, que de supprimer tout à fait l'attaque des barbares contre Delphes, parce que le récit de cet événement se présente mêlé de fables et d'exagérations manifestes²?

En résumé, M. Wecklein n'a pas, selon nous, infirmé, autant qu'il le croit, le témoignage d'Hérodote; au milieu d'une quantité d'anecdotes doutueuses, parmi des récits inspirés tantôt par un enthousiasme excessif, tantôt par un esprit de malveillance et de jalousie, nous

1. Comme le tremblement de terre de Délos (VI, 98) et l'éclipse de soleil (VII, 37).

2. WECKLEIN, *op. cit.*, p. 25-30.

croyons saisir encore un fond de vérité, qui doit rester pour nous la base de l'histoire des guerres médiques.

M. H. Delbrück n'est pas de cet avis; et, non content de rejeter le témoignage d'Hérodote dans les passages où se fait sentir quelque chose des influences signalées par M. Wecklein, il écarte même certaines données fondamentales qui n'avaient excité jusqu'ici aucun soupçon. Mais, en s'appuyant sur une critique aussi radicale des textes, l'auteur donne un fondement fragile aux hypothèses ingénieuses et aux considérations stratégiques à l'aide desquelles il prétend restituer l'image exacte des faits militaires.

Nous discuterons plus loin plusieurs de ces hypothèses; contentons-nous de signaler ici deux faits attestés par Hérodote, et que M. Delbrück rejette, à notre avis, sans raison.

Un principe essentiel dans la thèse de M. Delbrück, et dans la comparaison qu'il établit entre les guerres médiques et les guerres des Suisses contre Charles le Téméraire, est le suivant : les Grecs n'ont eu que des troupes presque entièrement armées, des hoplites rangés en phalange, capables d'opposer un corps compact à un ennemi qui comptait seulement des soldats armés à la légère¹. Certes le fond de cette théorie repose sur le témoignage d'Hérodote, qui parle à plusieurs reprises de la supériorité de l'armement grec (IX, 62-63). Mais le même Hérodote signale, à côté des hoplites, dans l'armée de Platées, un nombre considérable de soldats non hoplites, d'hommes armés à la légère ($\psiλοί$) : il y en avait un par hoplite pour les contingents de toutes les villes grecques, et sept par hoplite dans l'armée spartiate (IX, 29). Voilà le fait, et il se présente dans Hérodote avec une telle précision, que, pour se refuser à l'admettre, M. Delbrück est obligé de supposer une erreur inexplicable de l'historien, ou, ce qui est pis encore, une altération voulue de la vérité : énumérant les forces de l'armée perse, et voulant les grossir démesurément, Hérodote aurait été amené, pour tenir compte de la foule des serviteurs de toutes sortes qui suivent une armée, à doubler le chiffre des combattants²; puis, transportant ce calcul à l'armée grecque, il aurait ajouté au nombre des hoplites un nombre égal de $\psiλοί$, mais cela d'une façon tout arbitraire; car il n'y avait pas de place auprès de la

1. DELBRÜCK, *op. cit.*, p. 4-43.

2. HÉRODOTE, VII, 186.

phalange grecque pour des troupes légères¹. En raisonnant ainsi, M. Delbrück ne s'aperçoit pas que c'est un calcul contraire, de la part d'Hérodote, qui offre le plus de vraisemblance : si Hérodote a doublé le chiffre des combattants perses, c'est bien plutôt parce que l'armée grecque, composée surtout d'hoplites, comptait en outre un soldat $\psi\lambdaός$ par hoplite, comme il l'atteste lui-même pour Platées. En outre, l'explication de M. Delbrück ne convient pas au chiffre de sept hilotes spartiates, qui est, lui aussi, bien attesté, et qui reçoit même une confirmation partielle de ce fait, que les hilotes eurent à Platées un tombeau, comme les autres combattants (IX, 85). N'est-il pas dit enfin dans Pausanias que les esclaves obtinrent une sépulture publique sur le champ de bataille de Marathon²? C'est encore un texte que rejette sans hésiter M. Delbrück, malgré l'autorité d'un témoignage qui reposait sur un monument encore debout.

Le même genre de critique est appliqué par M. Delbrück à un autre texte d'Hérodote, relatif à la bataille de Marathon. S'inspirant sans doute des remarques de M. Wecklein sur le caractère des discours chez notre historien, M. Delbrück traite d'imaginaire la crainte qu'exprime Miltiade, avant la bataille, au sujet des agissements coupables de certain parti dans Athènes³. C'est là, suivant lui, un exemple de ces prétendues trahisons que le peuple ne manque jamais de découvrir dans les temps de crise. Un historien sérieux n'aurait pas dû ajouter foi à de pareilles rumeurs : de traîtres, il n'y en avait point dans Athènes, et c'est en dégageant de cette idée fausse le récit d'Hérodote qu'on peut arriver à reconnaître la vraie face des choses. Ne voit-on pas que l'auteur de cette théorie, au moment même où il prétend se montrer si versé dans la connaissance des traditions populaires, oublie un des caractères propres de ces traditions : c'est que les trahisons du genre de celle qu'il signale ici se découvrent généralement chez les peuples vaincus, non chez les vainqueurs ; elles sont un moyen d'expliquer et d'excuser une défaite. En outre, M. Delbrück ne peut soutenir son assertion, qu'en écartant du même coup plusieurs autres faits rapportés par Hérodote, et qui éclairent la

1. DELBRÜCK, *op. cit.*, p. 6.

2. PAUSANIAS, I, 32, § 3. — D'après ce texte, il y avait un seul tombeau pour les Platéens et pour les esclaves : $\kappa\alphaὶ ἔτερος Πλαταιῶντος Βοιωτῶν καὶ δούλων$. Le texte ne serait-il pas ici corrompu ? Nous proposons de corriger : $\kappa\alphaὶ <\tauρίτος> δούλων$ (le mot $\tauρίτος$ étant représenté par la lettre γ).

3. HÉRODOTE, VI, 109.

situation des partis dans Athènes depuis le début des hostilités avec la Perse. Les intrigues des Pisistratides avaient été dès le principe une des causes qui avaient le plus inquiété les Athéniens, et nous savons que ces princes exilés n'avaient pas cessé de travailler à se gagner des partisans. Faut-il croire que leurs manœuvres aient complètement échoué à Athènes? Rien ne permet de supposer une telle union dans une ville qui, peu de temps après la victoire, exilait Miltiade. Les ennemis du chef du parti de la guerre étaient nombreux, et ce n'est pas sans raison que nous le voyons dans Hérodote hésiter longtemps à engager le combat. Ici encore, le trait conservé par l'historien est bon à noter. Renoncer à cette indication des dangers que présentait l'état politique d'Athènes pendant la première invasion médique, c'est s'exposer à méconnaître la vraie marche des événements. Telle est pourtant la méthode de M. Delbrück : après avoir déclaré, contre tous les textes, que les choses ont dû se passer comme il le veut, il s'engage dans de longues dissertations stratégiques, pour aboutir à prouver qu'Hérodote n'a rien compris aux choses qu'il rapporte. Mais c'est le point de départ qui est contestable; c'est la critique des textes qui est mauvaise, puisqu'elle consiste à supprimer les assertions qui nous gênent.

En réalité, si le point de vue de M. Delbrück peut éclairer parfois l'historien des guerres médiques, nous croyons que plus souvent il l'égare. Les règles de la tactique militaire ne nous semblent pas aussi absolues que les lois du monde physique, et les conditions toutes particulières où se présente dans l'histoire l'invasion de Xerxès ne sont pas de celles qui se soient jamais reproduites à une autre époque de la civilisation. Quel danger n'y a-t-il point à dire d'un fait qui remonte à plus de deux mille ans : « Il n'a pas pu se passer ainsi; voici comme il faut le comprendre! » Et voilà pourtant comment, chez ce dernier disciple de Niebuhr, la critique, de négative qu'elle était à l'origine, est devenue singulièrement affirmative et dogmatique!

CHAPITRE IV

LES SOURCES ÉCRITES DE L'HISTOIRE DES GUERRES MÉDIQUES DANS HÉRODOTE. — EXAMEN SOMMAIRE DES THÉORIES DE MM. SAYCE, DIELS, PANOFSKY ET TRAUTWEIN.

Tous les savants que nous avons énumérés jusqu'ici, Niebuhr, Nitzsch, Wecklein, Delbrück, admettent qu'Hérodote a puisé son histoire des guerres médiques dans une tradition orale, ou du moins presque exclusivement telle. Ils accordent sans doute que certains monuments ont pu fournir à l'historien le texte d'une inscription, et que des poètes, comme Simonide et Eschyle, lui ont inspiré quelques idées, voire même quelques expressions, encore reconnaissables dans sa prose. Mais ils s'attachent à cette opinion, que l'auteur a poursuivi lui-même sur place la plupart de ses recherches, qu'il a vu de ses yeux les monuments dont il parle, et les inscriptions qu'il cite, qu'il a entendu raconter dans les temples les traditions pieuses et les prédictions qu'il rapporte. En un mot, ils rejettent l'idée qu'Hérodote ait reproduit dans son livre une histoire déjà faite, et ils inclinent à penser que, s'il n'a pas cité ses devanciers les logographes, c'est qu'il n'a pas eu à faire usage de leurs travaux : sur l'histoire des guerres médiques en particulier, les logographes n'avaient presque rien écrit, et ne pouvaient fournir à Hérodote que des traditions locales et isolées.

Cette opinion a longtemps dominé dans le monde savant : on la trouve dans le livre de Dahlmann, où Niebuhr l'a prise, puis chez Bähr et Stein, les savants éditeurs et commentateurs d'Hérodote;

entin, avec quelques réserves et quelques nuances, chez Grote, Curtius et Duncker.

Une théorie toute contraire, indiquée déjà au commencement du siècle par Creuzer¹, et défendue depuis par quelques autres savants², a pris de nos jours, depuis dix ans surtout, une place prépondérante dans la critique d'Hérodote. Elle consiste à soutenir, avec plus ou moins de ménagements, que l'historien a compilé sans le dire un grand nombre de travaux antérieurs, qu'il a véritablement pillé ses devanciers. Appliquée d'abord, d'une façon générale, à tout le livre d'Hérodote, cette théorie ne l'a été que récemment à la partie de l'œuvre qui traite des guerres médiques. C'est aussi à cette partie que nous nous bornerons dans l'examen que réclame cette doctrine nouvelle. Mais il nous faut dire auparavant quelques mots des arguments par lesquels MM. Sayce et Diels ont essayé de démontrer la méthode ordinaire d'Hérodote dans l'emploi des sources écrites.

C'est M. Sayce qui a, pour ainsi dire, ouvert le feu, dans son introduction aux trois premiers livres d'Hérodote³. Nous avons déjà réfuté en partie sa doctrine, dans l'étude que nous avons faite ci-dessus des voyages de notre historien⁴ : en montrant qu'Hérodote a réellement voyagé dans la plupart des pays qu'il décrit, nous avons du même coup réduit le nombre des emprunts qu'il a dû faire aux livres de ses devanciers. Toutefois, comme M. Sayce soupçonne de la part d'Hérodote un emploi continu des logographes, non seulement dans la description des pays et des mœurs, mais aussi dans les récits historiques, il nous faut voir sur quoi se fonde en somme cette théorie.

Il s'agit d'abord pour M. Sayce d'écartier une objection : comment se fait-il que l'historien qui cite la plupart des poètes grecs, Homère et les Homérides, Hésiode, Archiloque, Solon, Sappho, Alcée, Simonide de Céos, Anacréon, Pindare, Eschyle, Phrynicos, sans compter Olen, Musée, Bacis, Aristéas de Proconnèse et Lysistratos⁵, n'ait pas

1. CREUZER, *Historicorum græcorum antiquissimorum fragmenta*, p. 5.

2. URLICH, dans *Eos*, I, p. 558 et suiv.

3. SAYCE, *The ancient empires of the East, Herodotus, I-III*, London, 1883.

4. Cf. ci-dessus, p. 47 et suiv.

5. HOMÈRE (II, 33, 53, 116; IV, 29, 32; V, 67; VII, 161); les HOMÉRIDES (II, 117; IV, 32); HÉSIODE (II, 53; IV, 32); ARCHILOQUE (I, 12); SOLON (V, 113); SAPPHO (II, 135); ALCÉE (V, 95); SIMONIDE DE CÉOS (V, 102; VII, 228); ANACRÉON (III, 121); PINDARE (III, 38); ESCHYLE (II, 156); PHRYNICOS (VI, 21); OLEN (IV, 35); MUSÉE et BACIS (VII, 6; VIII, 20, 77, 96; IX, 43); ARISTÉAS DE PROCONNÈSE (IV, 13); LYSISTRATOS (VIII, 96).

eu à cœur aussi de mentionner, s'il les avait connus et s'il avait dû leur emprunter quelques traits, les auteurs de *χτίσεις*, de *γενεαλογίαι*, de *περίοδοι*, en un mot les logographes? N'est-ce pas la preuve que ces auteurs lui avaient peu servi? A cette objection M. Sayce répond qu'Hérodote, en nommant les poètes, a voulu faire étalage de son érudition, de ses connaissances littéraires et, en quelque sorte, de sa bonne éducation classique, mais qu'il s'est bien gardé de mentionner les logographes, par la raison qu'il voyait en eux des rivaux, et qu'il prétendait les supplanter dans la faveur publique. Certes, dit M. Sayce, il les a tous connus; mais il ne les a pas cités, parce qu'il voulait les dépouiller sans qu'on le sût. Il se vantait d'établir sur eux sa supériorité, en ne rapportant rien qu'il n'eût vu de ses yeux ou appris d'un témoin oculaire; mais, malgré ces belles déclarations, il ne se faisait pas faute de les copier et de donner pour nouveau ce qu'il trouvait chez eux. Ainsi ne parlait-il qu'avec mépris de ceux mêmes dont il compilait les œuvres : c'était le moyen de plaire à une société avide de nouveauté¹.

Ces rivalités de métier sont incontestables dès le v^e siècle, et c'est à cet esprit sans doute qu'il faut attribuer les traits de malice que lance Hérodote contre les auteurs qu'il désigne sous le nom général de Grecs (*οἱ Ἑλλῆς*), notamment contre le seul d'entre eux qu'il nomme, Hécatée de Milet². Mais remarquons bien que les passages où percent ces traits comportent une critique de ces auteurs, tandis que M. Sayce y découvre à la fois une critique ouverte et des emprunts cachés. C'est là une conclusion que n'autorise pas la constatation même des jalousies inhérentes chez les Grecs à la profession d'écrivain. Il faut se faire une singulière idée du caractère d'Hérodote, pour croire que le même homme reproduise textuellement les écrits de ses devanciers, et déclare qu'il ne veut pas répéter ce que d'autres ont dit avant lui³; et il ne faut pas avoir une meilleure idée de l'esprit du public, pour admettre qu'il ne se lasse pas d'entendre toujours les mêmes choses, pourvu qu'on les lui donne pour nouvelles. En réalité, il ne nous semble point que la plupart des logographes aient été pour Hérodote, au milieu du v^e siècle, des rivaux bien redou-

1. SAYCE, *op. cit.*, p. XXI-XXII.

2. HÉRODOTE, II, 143; VI, 137.

3. ID., VI, 55 : "Ο τι δὲ ἐόντες Αἰγύπτιοι καὶ ὁ τι ἀποδεξάμενοι Ὀλαθον τὰς Δωριέων βασιληίας, ἄλλοισι γάρ περὶ αὐτῶν εἰρηται, ἐάσομεν αὐτά· τὰ δὲ ἄλλοις οὐ κατελάθοντο, τούτων μνήμην ποιησομεῖ.

tables : le plus connu, Hécatée, était mort depuis longtemps ; les autres, dont l'antiquité a recueilli à peine quelques fragments, n'ont pas joui d'une grande réputation en dehors de leur ville natale, et la nature de leurs travaux a dû surtout leur valoir une célébrité locale, dans certaines provinces, autour de certains sanctuaires.

Quoi qu'il en soit, M. Sayce énumère, d'après Denys d'Halicarnasse¹, les auteurs qui avaient écrit avant Hérodote, et il affirme que l'historien a largement puisé dans leurs œuvres. Contentons-nous de reprendre la question au point de vue des guerres médiques seules.

L'écrivain à la fois le plus ancien et le plus illustre qui s'offre à nous dans cette recherche est Hécatée de Milet. Car le prédécesseur d'Hécatée, Cadmus de Milet (dont l'existence même a pu être mise en doute²), ne saurait entrer ici en ligne de compte. Pour Hécatée, au contraire, nous apprenons qu'il assista aux premières luttes de la Perse et de la Grèce, et qu'il joua même un rôle politique dans la révolte de l'Ionie.

Disons d'abord que, parmi les 380 fragments qu'ont réunis MM. C. et T. Müller, aucun ne contient la moindre allusion soit aux guerres médiques proprement dites, soit aux événements de la révolte ionienne. Mais, à défaut de témoignages directs, on doit se demander : 1^o si Hécatée avait vécu assez longtemps pour voir la première guerre médique; 2^o si les faits mêmes de la révolte ionienne, à laquelle il avait assisté, il les avait racontés dans ses ouvrages.

C'est une opinion généralement adoptée, qu'Hécatée de Milet mourut peu après les guerres médiques, c'est-à-dire après Platées et Mycale³. Mais cette hypothèse ne repose que sur un texte sans valeur de Suidas. Au mot Ἐκαταῖος, Suidas fixe seulement la date de l'ἐξημήνη d'Hécatée (63^e Olympiade, 520-516 av. J.-C.). C'est au mot Ἑλλάνικος que le même lexicographe ajoute cette autre indication : καὶ Ἐκαταῖος τῷ Μιλησίῳ ἐπέβαλε γεγονότι κατὰ τὰ Περσικὰ καὶ μικρῷ πρότερος. Mais comment donner quelque prix à un témoignage qui contient d'ailleurs une erreur manifeste? Hellanicus se place certainement, parmi les logographes, à une époque beaucoup plus basse qu'Hécatée, et il n'a pu y avoir entre eux aucune rencontre. Du reste l'expression τὰ Περσικά

1. DENYS D'HALICARNASSE, *Sur Thucydide*, 5, p. 818 et suiv.

2. ARN. SCHEFER, *Abriss der Quellenkunde der griechischen Geschichte*, 2^e éd., Leipzig, 1873, p. 40.

3. C. MÜLLER, *De vita et scriptis Hecatæi*, dans les *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. IX.

est des plus vagues, et, au temps où écrivait Suidas, elle pouvait aussi bien désigner la révolte de l'Ionie que les guerres médiques proprement dites. Ainsi les derniers témoignages historiques sur Hécatée se rapportent à son ambassade auprès d'Artapherne après la prise et la ruine de Milet¹. Il est évident qu'Hécatée était alors un personnage respecté et vénérable, probablement déjà vieux. Rien n'autorise à penser qu'il ait encore vécu quatorze ou quinze ans, jusqu'à la bataille de Mycale. Si aucune allusion à la guerre médique ne paraît dans les fragments de ses œuvres, c'est peut-être pour la bonne raison qu'il ne vécut pas jusque-là.

Mais Hécatée avait-il même écrit le récit des événements qu'il avait vus? Rien dans les fragments de ses ouvrages ($\gamma\eta\varsigma \pi\epsilon\rho\iota\delta\omega\varsigma$ en deux livres, et $\gamma\eta\epsilon\eta\lambda\omega\iota\zeta$ en quatre livres) ne justifie cette opinion. Et pourtant, plusieurs savants, M. G. Busolt entre autres, considèrent que le récit de la révolte ionienne chez Hérodote dérive en grande partie d'Hécatée²; ils voient la preuve de cette origine dans la tendance hostile au tyran Aristagoras, et aussi dans la connaissance qu'a Hérodote de certaines propositions secrètes faites par Hécatée au début de la révolte, comme celle qui consistait à mettre en vente les richesses sacrées des Branchides³. Mais on peut admettre avec M. Busolt que cette partie de l'histoire d'Hérodote repose sur des données fournies par Hécatée, ses amis ou ses descendants, sans croire pour cela que le logographe ait laissé des *mémoires* pour servir à l'histoire de son temps. On ne s'expliquerait pas qu'Hécatée eût composé un ouvrage spécial sur ces événements contemporains, sans que le souvenir s'en fût conservé. Aussi bien Hérodote mentionne-t-il cette intervention dans les affaires politiques de Milet sans indiquer d'où il tire ses informations; au contraire, quand il emprunte au même logographe une version, qu'il conteste d'ailleurs, sur les causes de l'expulsion des Pélasges hors de l'Attique, il dit en termes formels qu'il la puise dans les ouvrages de cet auteur⁴. D'autre part, nous doutons aussi que le plan de l'ouvrage intitulé *Description de la terre* admît des digressions assez longues sur Milet et l'Ionie, pour qu'Hécatée y exposât en détail son rôle politique dans les affaires de sa

1. DIODORE DE SICILE, X, 25, § 2.

2. BUSOLT, *Griechische Geschichte*, t. II, p. 4.

3. HÉRODOTE, V, 36.

4. Id., VI, 137.

patrie. Quant aux γενεηλογίαι, nous savons sans doute que ce genre d'écrit pouvait embrasser l'antiquité la plus éloignée et le temps présent; mais ce qui nous reste des livres généalogiques d'Hécatée donne à penser qu'il s'en tenait aux traditions mythologiques les plus reculées. Dans tous les cas, si l'auteur avait traité quelque part des affaires de l'Ionie pendant les premières années du v^e siècle, il nous semble que ce devait être seulement dans de courtes allusions, et moins d'une manière générale qu'à propos d'une ville, d'un sanctuaire ou de quelque particularité locale¹.

Dionysios de Milet nous est signalé par Suidas comme un contemporain d'Hécatée²; ce fut un écrivain des plus féconds, s'il est vrai qu'il ait composé tous les ouvrages qu'on lui attribue. Mais les savants ont depuis longtemps reconnu que Suidas a dans cet article confondu les œuvres de plusieurs personnages du même nom. La question est de celles qui ne peuvent se résoudre d'une manière définitive; toutefois, pour ce qui regarde les écrits historiques de Dionysios de Milet, voici les deux opinions en présence : les auteurs des *Fragmenta historicorum græcorum*, MM. C. et T. Müller, estiment qu'un seul écrit de ce genre, intitulé Ηερσικά, peut lui être attribué, et que le même ouvrage figure encore dans la liste de Suidas sous le titre de τὰ μετὰ Δαρεῖον, ou plutôt, suivant une correction considérée par MM. Müller comme nécessaire, τὰ μέγατα Δαρεῖον³. M. Hachtmann, au contraire, croit que les Ηερσικά étaient une œuvre authentique de Dionysios de Milet, et que le titre τὰ μετὰ Δαρεῖον appartenait à une continuation postérieure de cette œuvre⁴. Ainsi ces auteurs sont d'accord pour attribuer à Dionysios de Milet un écrit historique sur la Perse; mais le dernier renonce à déterminer les limites de cet écrit, les autres croient qu'il s'agit d'une histoire antérieure au règne de Darius. Même dans la première de ces deux hypothèses, il n'est pas vraisemblable que le logographe contemporain d'Hécatée ait raconté les

1. M. Diels lui-même, qui admet un grand nombre d'emprunts faits par Hérodote à son prédécesseur Hécatée (*Hermès*, t. XXII (1887), p. 441 et suiv.), ne signale pas une seule trace de cette influence dans les livres relatifs aux guerres médiques.

2. SUIDAS, aux mots Διονύσιος Μιλήσιος et Ἐκατόντας.

3. *Fragm. histor. græc.*, t. IV, p. 633.

4. HACHTMANN, *De Dionysio Mytilenæo seu Scytobrachione*, diss. inaug., Bonn, 1863. Nous empruntons cette indication à la dissertation de M. B. HEIL, intitulée : *Logographis qui dicuntur num Herodotus usus esse videatur*, Marpurgi Cattorum, 1884.

guerres médiques elles-mêmes, et rien ne confirme cette assertion de M. Sayce, que les *Ἱερσικά* de Dionysios, « qui comprenaient l'histoire de la Perse depuis Cyrus jusqu'à Xerxès », aient pu suggérer à Hérodote l'idée première de son œuvre¹.

Nous en dirons autant des autres logographes que Denys d'Halicarnasse classe parmi les prédécesseurs d'Hérodote, ou que d'autres auteurs nous font connaître : Eugéon de Samos, Déiochos de Proconnèse, Eudémox de Paros, Démocles de Pygela, Acusilaos d'Argos, Mélésagoras de Chalcédoine (cités par Denys d'Halicarnasse²), Phérécyde de Léros, Hippys de Rhégium (Suidas), Bion de Proconnèse (Diogène Laërce³). Assurément ces noms devaient représenter au v^e siècle une littérature assez vaste, et, parmi ces ouvrages, quelques-uns avaient déjà sans doute un caractère historique; mais nous ne savons pas si l'histoire des guerres médiques tenait quelque place dans des œuvres comme les ὕπο: Σχημών d'Eugéon, l'*Ἄτοι;* de Mélésagoras, les *Xρωτικά* d'Hippys de Rhégium. Du moins les seuls fragments conservés de ces logographes se rapportent-ils à la mythologie.

Charon de Lampsaque, parmi les auteurs de cette période, fait pourtant exception à cette règle⁴. Il est le seul qui, certainement antérieur à Hérodote, nous ait laissé quelques fragments relatifs aux entreprises de Darius contre la Grèce. Son ouvrage περὶ Αζυψάκου et ses ὕπο: Αζυψακῆγῶν se prêtaient à des allusions de ce genre; mais il ne nous en est rien parvenu; ce n'est pas de ces deux livres que proviennent les passages qui nous occupent. Nous ne dirons rien non plus des *Ἐλληνικά* du même écrivain; car quelques critiques considèrent que ce titre appartenait au groupe des écrits sur Lampsaque. Une citation de ces *Ἐλληνικά*, d'après Plutarque⁵, se rapporterait à la fuite de Thémistocle en Asie; mais Müller remarque qu'il y a là peut-être une confusion avec les *Ἐλληνικά* de Charax⁶; d'autre part, ce passage pourrait aussi bien provenir des *Ἱερσικά*. C'est dans ce dernier ouvrage que Charon de Lampsaque touchait à l'histoire d'événements

1. SAYCE, *op. cit.*, p. xxii, en bas.

2. DENYS D'HALICARNASSE, *Sur Thucydide*, 5, p. 818 et suiv.

3. DIOGÈNE LAËRCE, IV, 58.

4. Voir la notice sur Charon de Lampsaque dans le tome I des *Fragm. histor. græc.*, et la dissertation, ci-dessus mentionnée, de M. B. Heil.

5. PLUTARQUE, *Thémistocle*, 27.

6. *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 32 (CHARON DE LAMPSAQUE, fr. 5).

récents, sinon contemporains. Deux des fragments conservés ont trait à la lutte des Ioniens contre les Perses, le premier, lors de la révolte du Lydien Paqtyès en 546¹, l'autre, lors de l'expédition de Sardes, en 498²; le troisième est relatif à la première expédition de Mardonius et au naufrage de sa flotte près du Mont Athos³. On voit que ces faits appartiennent, non aux guerres médiques proprement dites, mais aux luttes qui en forment comme le prélude. C'est assez pour que nous puissions attribuer à Charon de Lampsaque des recherches sur les grands événements de Marathon et de Salamine. Mais, pour apprécier l'importance et le caractère de ces recherches, il faudrait en posséder de plus longs fragments. Ceux qui subsistent ont pourtant été le point de départ de considérations générales qui ne nous semblent pas justes. On croit voir en effet, dans les deux morceaux cités par Plutarque dans le traité de la *Malignité d'Hérodote*⁴, la preuve que Charon ménageait les Grecs de Chios, ses voisins, en évitant de les accuser d'un sacrilège commis sur la personne de Paqtyès fugitif, et qu'il flattait également les Athéniens et les Ioniens en ne parlant pas de leur défaite au retour de Sardes, à Ephèse. Une appréciation plus sûre nous paraît être la suivante : sur ces deux points, Charon ne donnait qu'un résumé très bref des faits, une sorte de sommaire des événements, sans y joindre aucun détail. Comment aurait-il pu faire autrement, s'il est vrai que, dans un ouvrage en quatre livres sur la Perse, il ait enfermé toute l'histoire de l'Asie depuis Ninus jusqu'à son temps? Le troisième fragment, relatif à Mardonius, a aussi donné lieu à des interprétations témeraires. Voici le passage d'Athènéée : « Charon de Lampsaque dans ses Περσικά, parlant de Mardonius et de l'armée perse détruite près de l'Athos, écrit ces mots : Alors pour la première fois des colombes blanches se montrèrent en Grèce, où elles n'avaient encore jamais paru⁵ ». Le prodige ici mentionné, et qui passait pour avoir présagé la catastrophe de l'Athos, n'a été signalé par aucun autre historien⁶ : c'est assez pour qu'on ait vu dans Charon de Lampsaque un logographe attaché à la recherche des faits merveilleux.

1. CHARON DE LAMPSAQUE, fr. 1 (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 32).

2. Id., fr. 2.

3. Id., fr. 3.

4. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 20, § 2, et 24, § 4.

5. ATHÉNÉE, IX, p. 394 e.

6. Le sens de ce prodige est d'ailleurs encore douteux. Cf. *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. xviii, note 1.

leux ; on ajoute que la mention d'un détail de cette nature, dans un récit d'ailleurs fort court, atteste le caractère poétique et légendaire de tout l'ouvrage. Il nous semble que toute considération de ce genre est peu solide en l'absence d'autres documents : une citation isolée ne suffit pas à nous éclairer sur la tendance générale d'un livre. Une remarque pourtant se présente à notre esprit : que Charon de Lampsaque ait recueilli peu ou beaucoup de légendes, en voilà une du moins qu'il avait consignée dans son ouvrage, et qu'Hérodote n'a pas reproduite. Cet exemple n'est pas fait, on l'avouera, pour nous amener à croire qu'Hérodote ait connu et pillé l'ouvrage de son devancier. Les deux citations relatives à Pactyès et à l'expédition de Sardes conduisent à la même conclusion. Enfin, d'un passage du VI^e livre d'Hérodote, il résulte que l'historien n'a pas compris le piquant d'une menace adressée par Crésus aux habitants de Lampsaque : « Je raserai votre ville comme un pin (*πίτυος τρόπον*)¹ ». C'était une allusion à l'ancien nom de Lampsaque, Πιτυοῦσσα. Charon de Lampsaque citait ce nom², et Hérodote aurait compris l'allusion s'il avait eu entre les mains et utilisé le livre du logographe.

Enfin, parmi les écrivains antérieurs à Hérodote, il nous faut mentionner encore Scylax de Caryanda, cet amiral de Darius, chargé par le roi de Perse de reconnaître le littoral de l'océan Indien³. L'ouvrage principal attribué à Scylax, un périple, n'avait aucun rapport avec la guerre contre la Grèce⁴ ; mais Suidas cite, au nombre des écrits du même auteur, un livre intitulé *τὰ κατὰ τὸν Ἡρακλεῖδην τὸν Μυλασέων βιβλία* ; or un personnage de Mylasa, Héraclidès, est nommé par Hérodote dans le récit de la guerre soutenue en Carie par les Ioniens révoltés⁵. Le même Scylax aurait-il donc composé cette monographie d'un contemporain, et aurions-nous sous ce titre une des sources écrites d'Hérodote ? Le fait est des plus douteux⁶ ; car le titre de roi donné à cet Héraclidès ne convient pas

1. HÉRODOTE, VI, 37.

2. CHARON DE LAMPSAQUE, fr. 6. — Cf. STRABON, XIII, p. 389.

3. HÉRODOTE, IV, 44.

4. Cf. A. CROISET, *Histoire de la littérature grecque*, t. II, p. 540-541.

5. HÉRODOTE, V, 126.

6. A. von Gutschmid a défendu cette hypothèse dans un article récemment réédité (*Rheinisches Museum*, t. XIX (1853), p. 141-146; et *Kleine Schriften*, herausgeg. von FRANZ RÜHL, t. IV (1893), p. 139-144). Il admet que ce livre de Scylax est le plus ancien de ceux où les logographes aient abordé des sujets contemporains. D'ailleurs, il estime qu'Hérodote ne reprit pas pour son compte ce qui avait été raconté par Scylax (*Kleine Schriften*, t. IV, p. 142).

à l'époque de la révolte ionienne. Il s'agit probablement d'un petit dynaste de Carie, contemporain d'Alexandre ou de ses successeurs, et l'écrit en question n'a rien de commun avec les œuvres des logographes.

Il nous reste à dire quelques mots des auteurs qui se placent, suivant Denys d'Halicarnasse, un peu avant la guerre du Péloponnèse, et qui sont proprement les contemporains d'Hérodote : deux seulement ont laissé d'importants fragments, Xanthus de Lydie et Hellanicus de Lesbos. Xanthus avait-il écrit ses Λυδικά avant Hérodote ? Ephore l'affirmait¹, mais la question est débattue. Aussi bien n'aurait-elle ici d'intérêt que s'il était prouvé que ces Λυδικά comprennent l'histoire de la Lydie jusqu'au milieu du v^e siècle. Mais il n'est pas juste de tirer une telle conclusion du passage où Strabon atteste que Xanthus avait parlé d'une grande sécheresse survenue sous le règne d'Artaxerxès²; car une allusion à un fait contemporain pouvait se trouver dans un ouvrage qui aurait raconté seulement l'histoire de la Lydie jusqu'à la conquête du pays par Cyrus.

Pour Hellanicus, il n'est pas douteux que son *Attide* ne commençât aux plus lointaines origines de la royauté athénienne, et ne descendît jusqu'à la période la plus rapprochée de la guerre du Péloponnèse. En outre, le même auteur avait composé deux livres de Ηεραικά, et d'autres écrits, géographiques et chronologiques, qui pouvaient contenir nombre de faits relatifs à la guerre médique. Mais cette œuvre considérable est, de l'avis même de M. Sayce³, postérieure à Hérodote ; et, fût-elle antérieure, il ne semble pas qu'elle ait pu être pour lui une source abondante d'informations : d'après le jugement de Thucydide sur l'*Attide* d'Hellanicus, ce logographe racontait les événements sous une forme très sommaire, et sans aucune rigueur chronologique⁴.

La même critique s'appliquerait sans doute à tous les écrits de cette époque qui ont pu toucher de près ou de loin à l'histoire des guerres médiques. Il est bien vrai, suivant la remarque de M. Sayce, qu'il y a eu des livres à Athènes au temps de Périclès, et que ces livres coûtaient moins cher à se procurer que des voyages à faire. Mais cette littérature des logographes, si tant est qu'elle se fût fort répandue en Grèce,

1. EPHORE, fr. 102 (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 262).

2. STRABON, I, p. 46.

3. SAYCE, *op. cit.*, p. xxii, n. 2.

4. THUCYDIDE, I, 97.

n'était pas, ce semble, de nature à inspirer Hérodote. Les logographes n'avaient jamais eu l'idée de raconter dans son ensemble la lutte des Grecs et des barbares depuis Cyrus jusqu'à Xerxès ; ils s'étaient toujours enfermés dans des histoires ou des descriptions locales, quitte à remonter dans le passé le plus lointain de chaque ville ou de chaque État. Ainsi n'avaient-ils montré que des côtés isolés de la guerre médique, sans embrasser le tout. Hérodote a dû les connaître ; mais il avait peu de chose à tirer d'eux, et c'est pourquoi, malgré les assertions contraires de M. Sayce, il ne les a pas nommés.

M. Diels n'a pas tenté de prouver que le récit des guerres médiques chez Hérodote fût puisé tout entier à des sources écrites. Mais, en signalant l'usage que cet historien lui paraît avoir fait d'Hécatée dans la partie de son ouvrage qui est relative à l'Égypte, il a donné à d'autres savants la pensée de rechercher les traces d'une méthode semblable dans les derniers livres¹. Or voici en résumé ce qu'a trouvé, ou cru trouver, M. Diels, d'après la comparaison des fragments d'Hécatée avec l'exposé d'Hérodote : non seulement il faut croire sur parole Porphyre, quand il affirme que plusieurs descriptions célèbres du second livre ont été empruntées à Hécatée (le Phénix, l'hippopotame, la chasse au crocodile)² ; mais encore dans maint endroit où Hécatée n'est point nommé, c'est lui qui a fourni le fond du développement, c'est lui qui a suggéré parfois à Hérodote l'expression elle-même. A l'appui de cette dernière assertion, M. Diels cite notamment le mot bien connu : « L'Égypte est un présent du Nil, δῶρον τοῦ ποταμοῦ », mot qui se trouve à la fois dans les fragments d'Hécatée³ et chez Hérodote⁴. Quel en est le premier auteur ? M. Diels n'hésite pas à se prononcer pour Hécatée, par la raison, dit-il, que la manière même dont s'exprime Hérodote permet d'entrevoir qu'il n'est pas l'inventeur de cette élégante métaphore : il se contente de contrôler *de visu* un fait connu, et de constater la justesse d'un mot qu'il a entendu (*καὶ μὴ προσχωύσαντι, ἰδόντι δέ*). Cette tournure, suivant M. Diels, signifie, dans le langage d'Hérodote : « alors même que je ne l'aurais pas lu chez un de mes devanciers », et ce devancier ne peut être qu'Hécatée. Fort de cette nouvelle indication, qui vient confirmer

1. DIELS, *Herodot und Hekataios*, dans *Hermès*, t. XXII (1887), p. 441 et suiv.

2. PORPHYRE, dans EUSÈBE, *Préparation évangélique*, X, 3, p. 166 b.

3. HÉCATÉE, fr. 279.

4. HÉRODOTE, II, 5.

plusieurs témoignages anciens, M. Diels conclut que la méthode d'Hérodote, dans le second livre, a consisté à prendre Hécatée pour guide dans toutes les parties de sa narration, et à ne jamais le nommer, mais à indiquer seulement ses auteurs dans les notices où il avait l'occasion de compléter ou de rectifier le dire de son devancier.

Tel est le résumé d'une thèse que M. Diels appuie de considérations générales sur l'histoire littéraire de l'antiquité tout entière : il ne faut pas faire un reproche à Hérodote d'avoir usé de procédés qui de son temps étaient couramment admis, pas plus qu'on ne reproche à Tite-Live d'avoir suivi Polybe, à Diodore d'avoir puisé largement dans les historiens antérieurs.

Ces rapprochements littéraires ne doivent point nous faire perdre de vue le point de départ de cette argumentation. Diodore est un pur compilateur, et Tite-Live un Romain qui s'inspire d'une œuvre grecque. Aussi bien ressort-il de la dissertation de M. Diels que les contemporains de Périclès ont eu une tout autre idée que nous de la propriété littéraire ; et nous accordons encore volontiers au savant critique que la nature du livre d'Hérodote le dispensait, plus encore que d'autres écrivains peut-être, de justifier la provenance de ses moindres informations. Mais enfin dans quelle mesure Hérodote a-t-il mis à contribution Hécatée ? Les preuves données par M. Diels reposent toutes sur la croyance à l'authenticité des fragments de ce logographe. Or cette authenticité est des plus contestables, et il demeure toujours permis de se demander, avec M. Cobet, si, des deux auteurs, le volé n'est pas Hérodote¹; ou plutôt M. Cobet ne doute pas que dans cette discussion, qui remonte à l'antiquité elle-même, Callimaque n'ait eu raison de considérer comme apocryphe la description de l'Asie attribuée à Hécatée². Ératosthène rejeta cette opinion de son maître³, mais cela d'après ses propres conjectures et sans avancer aucune preuve décisive⁴. S'il en est ainsi, les œuvres qui avaient cours au temps des rois d'Alexandrie et de Pergame sous le nom d'Hécatée de Milet risquent fort d'avoir été apocryphes, comme le croit M. Cobet, et composées de morceaux empruntés à Hérodote. D'autres critiques

1. COBET, *Hecatxi Milesii scripta* Ψευδεπιγράφα, dans *Mnemosyne*, nouvelle série, t. XI (1883), p. 1-7.

2. ATHÉNÉE, II, p. 70 b.

3. STRABON, I, p. 7.

4. C'est ce qu'on peut conclure de la phrase de STRABON, *ibid.* : Τον δὲ Ἐξατῶν καταληπτέν γράμμα, πιστούμενον ἐκείνου εἶναι ἐξ τῆς ἀλλης αὐτοῦ γραφῆς.

estiment que la περιγγησις d'Hécatée a été seulement interpolée¹. Dans l'une ou l'autre de ces explications, c'est Hérodote qui reste l'auteur original des belles descriptions que l'on sait, et la thèse générale de M. Diels est également compromise. Quant à l'exemple particulier du mot δῶρον τοῦ ποταμοῦ, il ne comporte pas la preuve rigoureuse que prétend en tirer l'auteur : qu'on lise toute la phrase d'Hérodote, et l'on verra que les mots καὶ μὴ προσκούσαντι ἰδόντι δέ se rapportent, non pas à l'expression même δῶρον τοῦ ποταμοῦ, mais à cette idée générale que l'Égypte est une terre gagnée sur la mer : δῆλα γὰρ δὴ καὶ μὴ προσκούσαντι ἰδόντι δέ, δέτις γε σύνεσιν ἔχει, δέτι Αἴγυπτος, ἐς τὴν Ἑλληνες ναυτίλλονται, ἐστὶ Αἰγυπτίοισι ἐπίκτητος τε γῆ καὶ δῶρον τοῦ ποταμοῦ (II, 5). Le fait constaté depuis longtemps, et que tous les voyageurs avaient appris avant même d'avoir vu l'Égypte, c'était que le Delta était le produit des alluvions du fleuve, ἐπίκτητος γῆ : le reste, c'est-à-dire l'image précise et élégante, peut bien appartenir à l'écrivain lui-même.

La dissertation de M. Diels avait été précédée, en 1883, d'un travail conçu dans le même esprit, mais beaucoup plus étendu, sur les sources écrites d'Hérodote². L'auteur de cette dissertation, M. Panofsky, a poussé très loin dans le détail ses minutieuses recherches, et il a embrassé dans la même étude tous les livres de notre auteur. C'est dire qu'il s'est occupé aussi des guerres médiques. Sans le suivre pas à pas dans ces subtiles discussions, nous examinerons quelques-uns de ses arguments principaux.

On était généralement d'accord jusqu'à ce jour pour admettre que chez la plupart des historiens, mais surtout chez Hérodote, les mots λέγουσί τινες, λόγος ἐστί, λέγεται, ὡς πυνθάνομαι, ἔχουσα, etc... devaient être pris à la lettre, et se rapportaient à des *on dit*, à des traditions orales. Sans doute on n'ignorait pas que le verbe λέγειν, quand il est précédé du nom d'un écrivain, peut s'entendre aussi comme le français *dire* ou *raconter* dans des phrases comme : Tite-Live *dit...*, Tacite *raconte...* Mais, en l'absence d'un sujet précis, et vu le petit nombre des écrits antérieurs à Hérodote, on considérait le plus souvent comme des récits anonymes ou collectifs les anecdotes ou les épisodes pré-

1. SCHMIDT (MAX-C.-P.), *Zur Geschichte der geogr. Litt. bei Griechen und Römern*, Progr., Berlin, 1887, p. 10-11.

2. PANOFSKY (H.), *Quæstionum de historiæ herodoteæ fontibus pars prima*, Diss. inaug., Berlin, 1883.

sentés sous cette forme par Hérodote. M. Panofsky renverse cette manière de voir : pour lui, la tradition orale est l'exception, ou, pour mieux dire, il ne l'accepte qu'une fois, à propos du récit de Thersandros d'Orchomène¹. Partout ailleurs il soupçonne et découvre des sources écrites, et même, ce qui est plus grave, il déclare qu'Hérodote fait semblant d'emprunter à des récits oraux des opinions qu'il s'est faites par ses lectures, et qu'il prête ensuite aux gens ou aux peuples intéressés. Ainsi, pour résumer l'idée de M. Panofsky, Hérodote dissimule ses sources écrites, ou invente de prétendues traditions orales qui n'ont jamais existé.

Cette double accusation est-elle fondée? On en jugera par les exemples suivants.

Voici quelques-uns des cas où M. Panofsky voit une source écrite cachée sous les verbes λέγουσι, λέγεται, ηκουου. A la nouvelle de l'incendie de Sardes, Darius, avec humeur, demande quel est ce peuple qui a osé violer le sol de l'Asie, et il jure de punir les Athéniens : λέγεται αὐτὸν εἴρεσθαι οἵτινες εἶεν οἱ Ἀθηναῖς (V, 105). Suit l'anecdote de l'arc que le Roi bande en regardant le ciel, et celle de l'esclave qui lui dit à chaque repas : Μέμνεο τῶν Ἀθηναίων. Nous avons vu qu'Eschyle a fait allusion dans les *Perses* à ce mot célèbre²: faut-il croire qu'Eschyle, lui aussi, l'avait pris dans un livre? — Lors du passage de l'Hellespont, un habitant du voisinage s'écrie : « O Zeus, pourquoi prendre ainsi la figure d'un homme et le nom de Xerxès?.... » Cette admiration qui s'exprime sous une forme si naïve n'est-elle pas essentiellement propre à une tradition orale et populaire? Mais Hérodote dit : λέγεται... ἀνδρα εἰπεῖν Ἐλλησπόντιον (VII, 56), et M. Panofsky croit que le mot vient d'une source écrite. C'est la même origine qu'il attribue, avec aussi peu de raison, aux mots du Spartiate Diénécès, mots dont on citait un grand nombre, dit Hérodote (VII, 226), et le même verbe λέγεται sert à amener l'anecdote, également bien populaire, du festin servi par Pausanias après la bataille de Platées, d'abord à la mode perse, ensuite à la mode spartiate (IX, 82). — D'autres exemples, relevés par M. Panofsky, sont beaucoup moins concluants encore : Hérodote compare l'entreprise de Xerxès aux expéditions antérieures, et dans le nombre il cite la guerre de Troie, μάχες κατὰ τὰ λεγόμενα τὸν Ἀτρειδόντων ἐς τὴν Ιλίον (στόλον) (VII, 20) : pourquoi veut-on

1. HÉRODOTE, IX, 13. — PANOFSKY, *op. cit.*, p. 64.

2. Cf. ci-dessus, p. 126, n. 5.

qu'Hérodote fasse allusion au texte précis d'Homère, au *Catalogue des vaisseaux*, plutôt qu'à ce que tout le monde sait et dit de la guerre de Troie? — Il y a sur l'Acropole un temple d'Erechthée, que *l'on dit* fils de la terre, Ἐρεχθίος τοῦ γηγενέος λεγομένου εἶναι (VIII, 55). — *On dit* qu'Asopos eut deux filles, Ασωποῦ λέγονται γενέσθαι θυγατέρες (V, 80). — Le nom d'Αρέται vient, *dit-on*, de ce qu'Héraclès fut laissé là par Jason, λέγεται τὸν Ἡρακλέαν καταλειφθῆναι (VII, 193). — Même tournure pour introduire la légende relative à la mort de Minos en Sicile, λέγεται Μίνων (VII, 170) : rien n'était plus connu, plus généralement répandu que cette tradition, dont Sophocle fit une pièce de théâtre¹. — Voici maintenant un exemple de la locution ω; ἐγὼ πυνθάνομαι, employée, suivant M. Panofsky, pour indiquer, ou plutôt pour dissimuler, une source écrite : Xerxès savait tous les trésors amassés à Delphes, ως ἐγὼ πυνθάνομαι (VIII, 35). Mais dans le même passage Hérodote affirme qu'il a vu à Delphes les deux rochers tombés du Parnasse : c'est donc à Delphes qu'on lui a raconté tout l'épisode, et c'est là qu'on lui a vanté le renom des trésors qui avaient fait envie même au Grand Roi.

Moins exclusif dans notre opinion que M. Panofsky dans la sienne, nous admettons que parfois Hérodote ait fait allusion à des faits consignés dans des écrits, et cela sous une forme assez voisine de celle qu'il emploie pour désigner une tradition orale : quand il dit, par exemple : « Masistios, que les Grecs appellent Μασίστιος » (IX, 20), on peut croire qu'il rectifie l'ignorance de quelques écrivains, ou du moins une erreur accréditée autrement que par des récits oraux. De même, on soupçonne une allusion à un fait rapporté par un historien, lorsque, après avoir exposé les bruits qui avaient cours en Grèce sur la conduite d'Argos (λόγος λεγόμενος ἀνὰ τὴν Ἑλλάδα), Hérodote ajoute que ces bruits semblent confirmés par ce que quelques Grecs racontent de l'ambassade de Callias à Suse (λέγουσι τινες Ἐλλήνων) (VII, 451) : l'épithète de Μεμνόντι donnée dans ce passage à la ville de Suse a paru à Stein empruntée directement à l'écrivain que visait Hérodote. C'est possible, mais non certain, et nous n'acceptons même pas cette possibilité ou cette vraisemblance pour la plupart des autres cas cités par M. Panofsky.

Oui, Hérodote a connu des écrits qui touchaient par quelque

1. C'était le sujet de la tragédie intitulée Καμίκτοι.

endroit à son sujet, et il a sans doute gardé le souvenir de ses lectures. Mais, loin qu'il s'en rapportât au témoignage de ses devanciers, sa méthode de travail et d'investigation a consisté précisément à vérifier lui-même sur place ce que d'autres avaient appris déjà avant lui; ainsi a-t-il pu répéter des choses déjà dites, mais nulle part il n'a compilé des ouvrages en dissimulant ses emprunts. Il est avant tout sincère et conscientieux.

On ne pourrait guère lui reconnaître ce mérite, si l'on admettait, avec M. Panofsky, qu'il présente au public ses propres opinions en les attribuant à des témoins autorisés. Partout M. Panofsky repousse l'idée qu'Hérodote ait interrogé directement les gens d'un pays sur leur histoire : les légendes qu'il rapporte, il les a trouvées dans ses livres, et, chaque fois qu'il a l'occasion d'en mentionner quelqu'une, il la prête au peuple qu'elle intéresse (*ώς λόγος ἐν Ἀρχαδίῃ λέγεται* (VI, 127), — *ὅ δὲ λέγεται πρὸς τῆς Σικελίης τῶν οἰκητόφων* (VII, 153), — *λέγεται εἶναι δπ' Ἀρχάδων τὸ Στυγός θύμωρ* (VII, 74), — *τὰ λόγος παρ' Ἀθηναῖον* (VIII, 55), — *ώς αὐτοὶ Ἀθηναῖοι λέγουσι* (IX, 73), — *ώς λέγεται ὑπὸ Μακεδόνων* (VIII, 138), etc. D'où vient donc, chez M. Panofsky, ce soupçon que ne justifient pas les exemples ci-dessus? De quatre ou cinq passages qui peuvent, en effet, au premier abord embarrasser la critique.

A propos de la mort horrible du roi de Sparte Cléomène, Hérodote expose en ces termes les causes attribuées à cette mort : « Il mourut ainsi, selon la plupart des Grecs (*ώς μὲν οἱ πολλοὶ λέγουσι Ἐλλήνων*), pour avoir gagné la Pythie et lui avoir suggéré ce qu'elle avait dit contre Démarate; selon les Athéniens seuls (*ώς δὲ Ἀθηναῖοι μοῦνοι λέγουσι*), pour avoir, lors de l'invasion d'Éleusis, coupé le bois sacré des déesses; selon les Argiens (*ώς δὲ Ἀργεῖοι*), pour avoir appelé hors de l'enclos d'Argos ceux des citoyens qui s'y étaient réfugiés après une bataille, pour les avoir massacrés, et avoir ensuite par mépris incendié le bois sacré¹ ». Ne voit-on pas, dit M. Panofsky, que chacun de ces trois forfaits de Cléomène est considéré comme cause de sa mort par le peuple chez lequel il a été commis? En réalité, c'est Hérodote qui, avec sa tendance ordinaire à chercher dans tous les faits une cause morale, a trouvé moyen de rappeler à la fin de la vie de Cléomène les différents crimes dont il s'était rendu coupable. On ne se figure

1. HÉRODOTE, VI, 75.

pas, ajoute-t-il, l'historien parcourant toute la Grèce pour poser à chacun cette question : « Quelle est votre opinion sur la mort du roi Cléomène ? »

Cette critique spirituelle serait plus solide, si M. Panofsky avait tenu compte d'un quatrième passage, où Hérodote rapporte, sur le même fait, une tradition spartiate : Cléomène se serait adonné à l'ivrognerie à la suite de longs pourparlers qu'il aurait eus avec les Scythes¹. Certes cette tradition ne laisse pas que d'être suspecte²; mais elle a tout à fait la saveur d'un *on dit* spartiate, et c'est bien à Sparte qu'elle est née : ce n'est pas Hérodote qui l'a inventée. Si donc les Spartiates ont eu sur ce sujet une tradition propre, pourquoi les Argiens n'en auraient-ils pas eu une aussi ? Et, d'autre part, est-ce que le fait d'avoir corrompu la Pythie n'était pas un délit assez grave pour avoir fait beaucoup de bruit en Grèce ? C'est à Delphes surtout qu'on devait en avoir conservé le souvenir, et c'est là qu'on devait s'efforcer d'atténuer ce scandale en montrant le châtiment à côté du crime. En un mot, sans qu'Hérodote eût à provoquer spécialement sur ce point les confidences de chaque peuple, il a dû souvent entendre parler d'un événement aussi considérable.

Nous ferons une réponse analogue à l'interprétation que M. Panofsky propose de donner à deux autres passages : on sait comment, en l'année 431, des députés lacédémoniens, envoyés au Grand Roi, furent arrêtés en Thrace et tués à Athènes ; parmi ces hommes étaient les fils de Sperthias et Boulis, deux citoyens de Sparte qui s'étaient proposés jadis comme victimes expiatoires pour apaiser le courroux de Talthybios ; ainsi le châtiment qui avait épargné Sperthias et Boulis avait atteint leurs fils. N'est-ce pas là, dit M. Panofsky, une remarque personnelle d'Hérodote ? Et pourtant l'historien la donne pour une observation faite par les Lacédémoniens, ὡς λέγουσι Λακκεδαιμόνιοι (VII, 137). — De même, pendant l'hiver 480-479, pendant que le Perse Artabaze assiégeait Potidée, une partie des assaillants fut submergée, à la suite d'un reflux inusité de la mer, et la cause de cette catastrophe fut, au dire des Potidéates (λέγουσι Ποτιδαιῆται) (VIII, 129), le sacrilège commis par ces barbares dans un temple de Poséidon : n'est-ce pas encore le religieux Hérodote qui a inventé cette belle et édifiante raison ? — A cette conclusion s'opposent, suivant nous, deux choses : d'abord,

1. HÉRODOTE, VI, 84.

2. Nous dirois plus loin les raisons de nos doutes, p. 203.

Hérodote n'hésite jamais à mettre en avant sa propre manière de voir, et des formules comme celles-ci, ὡς ἔμοι δοκεῖ, ὡς ἐγὼ σημανόμενος εὑρίσκω, sont trop fréquentes pour qu'on lui prête des opinions qu'il ne s'attribue pas à lui-même; il ne cache nulle part l'idée qu'il a de la justice divine, et il n'a pas besoin de se couvrir de l'autorité d'autrui. Ensuite, pourquoi supposer que les idées religieuses et morales que professe Hérodote n'appartenaient qu'à lui? A Sparte, aussi bien qu'à Potidée, on avait, comme Hérodote lui-même, l'habitude de chercher les causes surnaturelles des faits; la tradition populaire était religieuse autant que l'historien qui s'en est fait l'écho.

Il nous reste à parler d'un texte qui semble décisif à M. Panofsky : à propos des Mèdes, qui figurent parmi les troupes de Xerxès, Hérodote dit que ces Mèdes s'appelaient d'abord **Αριοι*, et qu'ils ont pris ensuite le nom de *Μῆδοι*, lorsque Médée est passée d'Athènes chez eux : voilà, ajoute l'historien, ce que racontent les Mèdes eux-mêmes sur leur propre compte (VII, 62). Comment expliquer ce passage? Pour M. Panofsky, c'est la preuve manifeste de la fiction par laquelle Hérodote attribue aux Perses les idées qu'il s'est faites lui-même d'après des traditions grecques. Mais cette conclusion n'est pas nécessaire : pour l'éditeur Stein, le témoignage des Mèdes ne se rapporte qu'à la première partie de la phrase, c'est-à-dire au nom primitif d'**Αριοι* changé plus tard en *Μῆδοι*, sans qu'il faille leur attribuer aussi la croyance à la légende grecque de Médée. Si l'ordre des mots dans la phrase grecque paraît se prêter difficilement à cette hypothèse, on peut recourir à une autre explication : assez souvent, par exemple au début du I^e livre, Hérodote mentionne, comme admis par les Perses, des faits dont l'origine est sûrement grecque. Plutôt que de voir là un subterfuge de l'historien, on a le droit de penser que les légendes grecques, qui depuis le temps d'Homère et d'Hésiode étaient répandues dans toute la Grèce, avaient été acceptées, avec plus ou moins de sérieux, par ceux des Perses de l'Asie Mineure que put interroger Hérodote. L'histoire de Médée et de Jason appartenait au cycle des aventures anciennes qui avaient mis jadis aux prises l'Europe et l'Asie : on discutait là-dessus depuis longtemps en Asie lorsqu'Hérodote y voyagea, et il n'est pas étonnant qu'il ait trouvé des savants perses, λόγιοι, disposés à admettre ces légendes, ne fût-ce que pour montrer aux Grecs, par leurs propres traditions, qu'ils avaient été jadis les agresseurs.

Ainsi M. Panofsky n'a pas démontré que le savoir d'Hérodote, dans le récit des guerres médiques, ait eu sa source unique dans des livres. Le contraire reste vrai, et l'hypothèse de certains emprunts aux ouvrages des logographes demeure fort vague.

M. Trautwein a récemment cherché à préciser cette hypothèse, en l'appliquant à une partie déterminée du récit, et en nommant la source écrite où Hérodote a puisé : les *Mémoires de l'Athénien Dicæos*¹.

Ce personnage est celui dont Hérodote invoque le témoignage à propos du fameux prodige qui se produisit dans la plaine de Thria, un peu avant la bataille de Salamine : exilé d'Athènes, Dicæos se trouvait seul avec le roi Démarate dans la plaine de Thria, alors occupée par les Perses, tandis que toute l'Attique, abandonnée par ses habitants, était livrée au fer et au feu. A ce moment ils aperçurent un nuage de poussière qui s'élevait au-dessus de la ville d'Éleusis, et de ce nuage sortait une voix qui faisait entendre le cri mystique *Iacchos*. Démarate surpris demande à son compagnon ce que signifie cette voix, et Dicæos lui explique le prodige : « Tous les ans, à pareille date, 30 000 Athéniens célèbrent la grande fête de Déméter et de Coré; cette année, la procession solennelle n'a pas eu lieu; mais les déesses ont voulu du moins donner aux Athéniens un signe de leur bienveillance; c'est la perte des Perses qu'annonce ce nuage : s'il se porte du côté du Péloponnèse, c'est l'armée de terre de Xerxès qui est menacée; s'il se dirige vers Salamine et la flotte grecque, c'en est fait des vaisseaux perses ». Et, pendant que Démarate recommande à Dicæos le secret sur ce présage funeste, les deux exilés aperçoivent le nuage qui s'en-vole vers l'île de Salamine et leur prédit ainsi la ruine de la flotte barbare. « Voilà, ajoute Hérodote, le récit qu'a fait Dicæos l'Athénien, et il s'appuyait, en disant cela, sur le témoignage de Démarate et de quelques autres². »

Tous les critiques d'Hérodote ont cité ce passage comme un de ceux où la source orale de la tradition apparaît avec le plus d'évidence. Tel n'est pas l'avis de M. Trautwein : l'ingénieux auteur se propose de détruire ce préjugé, en démontrant que le tour employé par Hérodote (*ἔφη δὲ ὁ Δίκαιος δι Θεοκύδεος.....*, et, à la fin du chapitre, *ταῦτα μὲν Δίκαιος δι Θεοκύδεος ἔλεγε*) ne peut désigner ni un témoignage

1. TRAUTWEIN (P.), *Die Memoiren des Dikaios, Eine Quelle des herodoteischen Geschichtswerkes* (dans *Hermès*, t. XXV (1890), p. 527-566).

2. HÉRODOTE, VIII, 63.

recueilli directement par l'historien de la bouche même de Dicæos, ni un *on dit* rapporté par un ou deux intermédiaires. Cette démonstration se fonde sur deux textes, qui nous montrent une formule plus complète et plus précise appliquée à l'un et à l'autre de ces deux cas : quand Hérodote veut dire qu'il a vu lui-même Thersandros d'Orchomène, et qu'il lui a entendu raconter le repas donné par le Thébain Attaginos à Mardonius et aux officiers perses, il insiste expressément sur cette relation directe d'un témoin oculaire : *τάδε δὲ ξόη τὰ ἐπίλοιπα ἤκουον Θερσάνδρου....*, et à la fin : *ταῦτα μὲν Ὁρχομενίου Θερσάνδρου ἤκουον* (IX, 16). D'autre part, quand il déclare qu'il a entendu dire seulement qu'Épizélos, devenu subitement aveugle pendant la bataille de Marathon, avait raconté à d'autres son aventure, il emploie une formule qui ne laisse aucun doute sur la transmission de ce témoignage : *λέγειν δὲ αὐτὸν περὶ τοῦ πάθεος ἤκουσα... ταῦτα μὲν δὴ Ἐπίζηλον ἐπιθύμην λέγειν* (VI, 117). De ce rapprochement il résulte, aux yeux de M. Trautwein, que la formule simple *ἔψη δ Δίκαιος*, ou *ταῦτα Δίκαιος ἔλεγε*, ne peut avoir le sens ni de l'une ni de l'autre des deux formules développées ; une autre explication est donc à trouver. Or il existe dans Hérodote d'autres passages où les verbes simples, *ἔψη* ou *ἔφησε*, *ἔλεγε* ou *ἔλεξε*, désignent le témoignage écrit d'un historien ou d'un poète. Quand Hérodote rappelle les données du poète Aristéas de Proconnèse sur les Issédons, il commence ainsi son chapitre : *ἔψη δὲ Ἀριστέης δ Καῦστροβίου* (IV, 13), et un peu plus loin, invoquant le témoignage du même auteur, il emploie indifféremment l'aoriste *ἔφησε* et l'imparfait *ἔλεγε* (IV, 16). Ailleurs, citant Homère, il dit : *τῶν καὶ Ὄμηρος ἔφησε* (VII, 161), et, à propos d'Hécataée de Milet : *ἔκεινα μὲν δὴ Ἐκαταῖος ἔλεξε* (VII, 137). Ainsi le doute n'est plus possible : Dicæos avait composé un livre, et c'est dans cet ouvrage qu'Hérodote a pris le récit du nuage d'Eleusis.

La rigueur de ce raisonnement n'est qu'apparente ; car, ici encore, c'est le point de départ que nous contestons ; c'est l'idée, considérée comme un axiome, qu'un historien comme Hérodote se sert toujours des mêmes formules et ne varie jamais sa manière de citer ses sources. N'est-ce pas plutôt le contraire qui semblera vraisemblable, si l'on songe au caractère d'Hérodote et à la manière dont il a composé son ouvrage, rassemblant des notes prises à différentes époques de sa vie ? Et cette vraisemblance ne deviendra-t-elle pas certitude, si l'on ajoute qu'il s'agissait avant tout pour lui de raconter des faits, sans

renseigner exactement son auditeur ou son lecteur sur ses sources d'information? Nous avouons sans peine qu'Hérodote a dû prendre plaisir à mettre en lumière ses relations personnelles avec des survivants de la grande guerre; aussi ne pensons-nous pas à soutenir qu'il ait lui-même vu et entendu Dicæos. Mais, entre la formule qu'il emploie pour le témoignage de Dicæos et celle qu'il applique au récit d'Épizélos, ne peut-on pas voir, pour le sens, une identité complète? Et les mots *Δημαρήτου τε καὶ ἀλλων μαρτύρων καταπτόμενος* (VIII, 63), par lesquels il termine le récit de Dicæos, n'impliquent-ils pas l'intervention de témoins qui ont pu ensuite répéter les paroles du premier auteur? La seule objection à cette équivalence serait l'observation de M. Trautwein sur le sens particulier des mots *ἔφη* ou *ἔλεγε*, appliqués à Aristéas ou à Hécatée de Milet. Mais cette observation n'est pas exacte; et, si M. Trautwein tient à ne donner la même signification qu'à des formules absolument identiques, nous lui ferons remarquer que les exemples qu'il invoque vont à l'encontre de sa théorie. Car, si l'on excepte Homère, trop ancien et trop connu pour qu'il y eût le moindre doute dans l'esprit du public sur la nature de son témoignage, Hérodote n'a cité Aristéas et Hécatée qu'en rappelant que l'un était poète, l'autre logographe; bien plus, il a dit expressément qu'il empruntait ces témoignages à leurs écrits : *ἔφη Ἀριστέης ὁ Κυῦστροβιος ἀνὴρ Προχοννήσιος ποιέων ἔπει, ἀπικέσθαι...* (IV, 13). Car il faut, dans cette phrase, rapprocher les mots *ἔφη..... ποιέων ἔπει,* « il a dit dans ses poèmes », absolument comme au chap. 16 du même livre : *οὐδὲ οὗτος προσωτέρω Ἰστηδόνων ἐν αὐτοῖς τοῖς ἔπει ποιέων ἔφητε ἀπικέσθαι.* De même, pour Hécatée, c'est après avoir résumé son récit de l'expulsion des Pélasges qu'Hérodote dit simplement : *ἔκεινα μὲν δὴ Ἐκατοῖς ἔλεξε* (VI, 137); mais, au début du chapitre, il s'exprime aussi clairement que possible : *Ἐκατοῖς μὲν ὁ Ἡγησάνδρου ἔφητε ἐν τοῖς λόγοις λέγων ἀδίκως.* Ainsi, dans les cas où Hérodote cite sûrement un auteur, nous voyons qu'il a soin de rappeler la qualité de cet auteur et la nature de ses écrits. Au contraire, le mot *ἔφη* à lui seul est l'expression vague d'un témoignage oral, dont Hérodote ne précise en rien l'origine.

L'examen des arguments invoqués par M. Trautwein nous conduit donc à une conclusion opposée à la sienne. Nous ne disons pas avec lui : Dicæos avait certainement laissé un écrit, d'où Hérodote a tiré l'anecdote du nuage mystérieux; mais nous disons : Dicæos est l'auteu-

teur d'une tradition qui avait cours en Grèce, sans qu'Hérodote sût au juste les témoins intermédiaires qui en avaient conservé le souvenir.

Est-il nécessaire dès lors de poursuivre avec M. Trautwein une discussion qui ne repose pas sur un principe commun? L'auteur de cette curieuse dissertation accumule les hypothèses sur la personne de Dicæos, sur la nature du livre qu'il avait composé, sur l'esprit qui animait ce livre, et il recherche dans Hérodote les passages qui, paraissant provenir d'une source écrite, et se rapportant soit à Démarate, soit à des détails de la marche et de la conduite de Xerxès, peuvent être attribués à cette source. Cette analyse pénétrante a conduit M. Trautwein à des remarques particulières qui ne manquent ni d'intérêt ni de vraisemblance. Mais la thèse elle-même est insoutenable; car il s'agit de prouver que tous les détails relatifs à Démarate viennent uniquement des *Mémoires* de Dicæos; si un seul fait peut venir d'ailleurs, la thèse tombe, de l'aveu même de M. Trautwein¹. Or il y a des cas où l'existence d'une source écrite est vraiment impossible à admettre: pour interpréter dans ce sens une formule comme $\delta\varsigma\ \eta\ \varphi\acute{a}t\iota\varsigma\ \mu.\nu\ \xi\chi\iota\varsigma$ (VII, 3), il faut détourner le mot $\varphi\acute{a}t\iota\varsigma$ de son acceptation courante. M. Trautwein, il est vrai, rapproche de ce mot le sens qu'il a donné aux verbes $\varphi\acute{a}v\iota\varsigma$ et $\lambda\acute{e}\gamma\varepsilon\iota\varsigma$; mais ces verbes mêmes, nous l'avons vu, ne se prêtent à cette explication que dans des cas bien déterminés. Les observations de M. Trautwein ont donc isolément peut-être quelque valeur, et nous devrons nous demander, dans l'analyse critique du récit d'Hérodote, si tel ou tel épisode ne vient pas d'un témoignage écrit. Mais l'ensemble du travail pêche par la base, et, cette fois encore, la source écrite, le livre qui aurait servi de guide à Hérodote n'est pas découvert.

Il n'est pas découvert, suivant nous, parce qu'il n'a jamais existé. Telle est la conviction que nous gardons, malgré les savantes dissertations que nous venons de passer en revue, et cette conviction subsiste parce que, d'un côté, les arguments contraires nous semblent faibles, et que, de l'autre, le récit d'Hérodote continue à nous paraître avant tout personnel et original.

C'est cette personnalité de l'écrivain que presque tous les critiques modernes ont, à notre avis, beaucoup trop négligée. Presque tous, qu'ils s'attachent à la recherche des sources orales ou à celle des

1. TRAUTWEIN, *op. cit.*, p. 344.

sources écrites, se croient capables de retrouver dans Hérodote soit la pure tradition populaire de Sparte ou d'Athènes, de Delphes ou d'Argos, soit le texte d'un logographe. La même erreur se rencontre chez tous : ils font dépendre trop étroitement Hérodote de ses sources, surtout dans une partie de son histoire où le citoyen d'Halicarnasse, devenu presque un citoyen d'Athènes, pouvait sans peine se faire une opinion, choisir parmi les récits qu'il entendait, et composer lui-même une œuvre originale, que personne avant lui n'avait jamais écrite.

Mais ces qualités personnelles d'Hérodote apparaîtront mieux dans l'étude que nous allons consacrer, dans la seconde partie de cet ouvrage, à son histoire des guerres médiques. Cette étude, nous pouvons l'entreprendre avec assurance, maintenant que nous avons écarté les doutes que quelques auteurs anciens avaient exprimés sur la véracité de notre historien, et les objections que des savants modernes ont faites à la valeur historique de son témoignage.